

Sommaire






1912-2012.

Cent années séparent ces deux dates.
Étrange rapprochement !

1912 : vingt-quatre ans après sa création en octobre 1888, son fondateur Papus suspend la publication de la revue « L'Initiation » qui sera remplacée par la revue « Mysteria » laquelle devra cesser de paraître deux ans plus tard quand éclatera la Première Guerre mondiale et que Papus, médecin de son état civil, sera mobilisé dans un service de santé militaire.



2012 : soixante ans après son réveil par Philippe Encausse (fils de Papus), la revue suspend sa publication en version papier pour se transformer en version numérique, c'est-à-dire « en ligne »[1].

Pourquoi cette transformation ?

Les abonnements ne suffisant plus à couvrir les frais d'impression et de routage, c'est la mort dans l'âme que nous avons dû nous résoudre à cette douloureuse décision, nous raccrochant à la seule bouée de sauvetage qui permettrait à la revue de survivre : sa mutation dans le numérique. Ainsi, par ce biais, la revue survivra.

Nous savons que Papus fut un précurseur en matière spirituelle ; il le fut aussi en matière éditoriale en incorporant tout ce que les nouvelles techniques de son temps lui permettaient (ajout de photographies, illustrations, etc.). Dans le même esprit pionnier, la revue passe au numérique afin d'accroître son accessibilité ; nous sommes certains que son fondateur n'aurait pas négligé pareil outil de transmission.

[1] *Les abonnés qui avaient par anticipation acquitté leur abonnement pour l'année 2013 recevront un remboursement dans les tout prochains jours.*







Le passage au numérique permettra ainsi à la revue d'être servie **gratuitement.**

Nous tenons à remercier chaleureusement ceux d'entre vous qui, dans un esprit fraternel, ont tenté de sauver la revue (version papier) en nous amenant quelques nouveaux abonnés. Mais, cela n'a pas suffi à compenser les défections que nous constatons depuis plusieurs années. La crise économique qui affecte de nombreuses familles n'est sans doute pas étrangère à ce phénomène ; nombreuses sont les revues (en tous domaines) qui, comme la nôtre, sont menacées et envisagent une reconversion.

Pour des raisons légales, nous avons décidé d'apporter une légère variante au titre de la revue qui, dans sa nouvelle version, s'appellera « L'INITIATION TRADITIONNELLE » mais restera fidèle à sa ligne éditoriale qui a toujours privilégié la diversité des sujets traités dans chaque numéro : histoire, symbolisme, martinisme, franc-maçonnerie, tradition, recensions de livres, etc.



Comme nous l'avons annoncé plus haut, nous avons donc décidé d'appliquer la GRATUITÉ à ce service. La grande majorité de nos lecteurs ont accès à internet et nous leur demandons de nous confirmer sans attendre leur adresse de messagerie par un simple courriel à **yvesfred.boisset@papus.info**. Aux rares lecteurs qui ne possèdent pas d'adresse internet, nous pourrons proposer l'envoi d'une copie papier, moyennant une participation aux frais postaux qui sera déterminée en fonction des tarifs en vigueur.

Nous souhaiterions vivement que nos lecteurs participent à la confection de la revue. Aussi, nous recevrons volontiers aux fins de publication des articles que nous soumettrons à notre comité de lecture. Merci d'avance.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.









En 125 ans, la Revue L'Initiation a connu 3 rédacteurs en chef successifs :

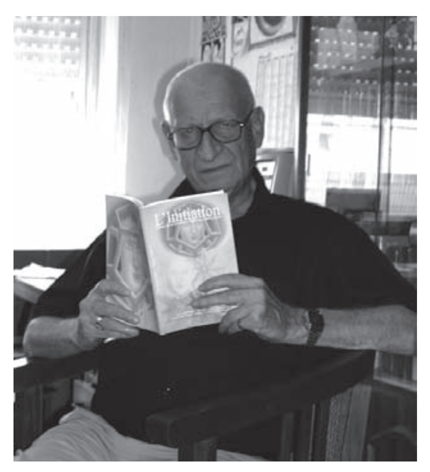


Papus (Gérard Encausse)
de 1888 à 1912
en 1913 et 1914
Revue Mysteria



Philippe Encausse
de 1953 à 1984





Yves-Fred Boisset
depuis 1984







Le 21 octobre, c'est-à-dire le dimanche le plus voisin du 22 octobre (date anniversaire de la désincarnation de Papus), de nombreux fidèles se sont rassemblés au cimetière du Père-Lachaise autour de la tombe de la famille Encausse. Louis Encausse (père de Papus), **PAPUS,** Philippe Encausse (fils de Papus) et Jacqueline Encausse (épouse de Philippe) y reposent.

L'émotion est toujours au rendez-vous de cette rencontre, même si nous savons que ces êtres de lumière sont encore bien présents dans nos cœurs et dans nos pensées.

C'est à un frère belge venu d'Anvers pour la circonstance qu'il appartint de rendre l'hommage traditionnel à nos maîtres passés. Hommage émouvant suivi de recueillement.

À midi, nous nous retrouvâmes dans un restaurant du quartier Saint-Lazare pour y partager une agape très fraternelle.

Nous félicitons et remercions Maria et Emilio Lorenzo pour la bonne organisation de cette journée.



L'homme en son alchimie spirituelle

Par Christine Tournier

A. LES QUATRE ELEMENTS ALCHIMIQUES nommés également matrices, principes, archétypes

Notre propos n'est pas d'entrer dans les détails opératifs de l'Alchimie pour expliquer comment les quatre éléments – terre, air, eau, feu – font partie intégrante de son processus. Il s'agit bien plutôt de mettre en valeur les aspects symboliques universels permettant de les intégrer en soi pour entendre, interpréter, digérer, transformer et vivre ce qui résonne en son être.

En effet, l'Alchimiste que chacun d'entre nous est, a pour tâche de pénétrer au cœur de la matière personnelle afin que l'Œuvre qui s'accomplit rejoigne le commencement. La compréhension transmute, c'est-à-dire modifie profondément, « convertit » le savoir en Connaissance.



À ces quatre éléments se rattachent trois principes qui sont :

- le Mercure, correspondant à **l'Œuvre au Noir,** auquel se rattachent la Terre et l'Eau : c'est le domaine du corporel, de la matière qu'il nous faut travailler, labourer, ensemencer, arroser, aimer… ;
- le Sel, correspondant à l'**Œuvre au Blanc,** auquel se rattache l'Air, domaine de l'âme et du psychologique. C'est la résolution de l'union de l'âme et du corps, dans un mouvement que l'on souhaite ascendant ;
- enfin, le Soufre, correspondant à l'**Œuvre au Rouge,** auquel se rattache le Feu, symbole de l'Esprit, du Spirituel et du Numineux, c'est-à-dire du Surnaturel dans le sens mystérieux, sacré et inconcevable.

L'ensemble des symboles représentant les quatre éléments constitue le Sceau de Salomon, avec l'unité dont il témoigne entre la matière et l'Esprit, le féminin et le masculin.

Héraclite considérait trois « registres » de l'Œuvre que je cite ici uniquement pour démontrer que tout se fait dans une dynamique de cause à effet, progressive, permettant le « passage » d'une





matière à une autre, d'un élément à un autre, d'un état à un autre, mental, affectif, psychique, physique… Il s'agit de :

- celui de la Terre à l'Eau, entre le melanosis (noir) et le leukosis (blanc) ;
- celui de l'Eau à l'Air, entre le *leukosis* et le *xanthosis* (jaune) ;
- celui de l'Air au Feu, entre le *xanthosis* et le *iosis* (rouge) ;

ce qui met en évidence **la loi d'engendrement** sur laquelle je reviendrai succinctement dans la troisième partie de cette esquisse.

Il faut bien préciser que les éléments dont on parle ne sont pas pris dans leur réalité concrète mais en tant qu'**états.**



1. **La terre** est le chaos primordial qui façonne l'homme. C'est la matrice, le creuset, lieu de la germination, qui donne la Vie : elle est donc le support de l'état solide, élément VISIBLE, symbole de fécondité, de régénérescence. C'est la terre noire des Égyptiens, qui a donné à l'alchimie son nom : *Al Kêmia.* En elle (on peut se référer d'ailleurs à Paul Diel) se trouvent en potentiel l'Inconscient (souterrain), le Conscient (surface) et le Surconscient (cimes). Ce sont les composantes schématiques de l'Homme.

La Terre est dense, lieu de fixation où « poussent » les métaux, selon la croyance antique, c'est-à-dire que c'est par elle que commence la transformation intérieure, qu'elle est incontournable, qu'elle est le lieu de l'enracinement qui permettra de changer petit à petit, au fil des éveils successifs, le plomb en or ; l'homme peut devenir un Homme. La Terre est lieu de condensation, c'est-à-dire de réduction de la dilatation, de l'errance, de l'auto-dispersion, pour une meilleure accumulation d'énergie spirituelle.

2. **L'eau,** à l'encontre de la Terre et du Feu qui produisent des forces vives et représentent les germes des <u>différences,</u> précède l'organisation du Cosmos, de l'embryon dans le liquide







amniotique, du primate à l'Homme spirituel, et représente, elle, l'<u>indifférencié.</u> *« Au commencement était le Verbe »,* dit Jean, et, plus loin, il précise que le Verbe est Lumière ; mais la Genèse affirmait bien que l'Esprit planait sur les eaux. Il s'agit naturellement des eaux primordiales, symbole du creuset de toute vie, des eaux vives de notre moi en devenir.

Ainsi, **le Yin s'associe au Yang.** Nous le vivons à chaque seconde, tant à l'intérieur de nous qu'à l'extérieur, dans tout l'Univers où nous nous inscrivons. L'eau est donc le réservoir des possibles, *Alkaest* que cherchait Paracelse, élément VISIBLE, sang de la Terre, lieu des énergies inconscientes et des puissances informes de l'Âme. Dans le Grand Œuvre, l'eau est transformée en feu puis en lumière.



C'est l'élément, par excellence, de la **purification,** de la clarification, de l'épuration, de la régénérescence – comme la Terre avec qui elle participe à la fertilité et à la fécondité (retour aux sources). C'est aussi celui de la révélation, de l'initiation. Tandis que le Feu est au cœur même de la Terre, jaillissant dans les laves en fusion, présent en permanence, tel le cœur battant dans la poitrine, la fluidité de l'Eau la conduit à la **dissolution** (liquide, vapeur), c'est-à-dire la décomposition de nos agrégats, le mot étant pris au sens bouddhique du terme. Elle témoigne que notre chemin sera marqué par des destructions, des ruptures, voire des anéantissements (nous savons que, dans la Triade indienne, Vishnou, le constructeur, et Shiva, le destructeur, sont indissociables et nécessaires). Quant à son homogénéité, elle correspond à la **coagulation** (glace), c'est-à-dire à nos fixations, nos fantasmes, nos illusions, nos réifications névrotiques.



3. **L'Air** est symbole de spiritualisation, d'expansion. C'est le souffle vital de l'homme, le PNEUMA. Il est la manifestation du Verbe et représente le monde subtil intermédiaire entre le Ciel et la Terre. Il est l'inspir et l'expir, le support de la volatilité le l'être. C'est un élément INVISIBLE. Milieu récepteur de la lumière, du parfum, des couleurs, des vibrations… c'est par lui que se mani-



festent nos cinq sens. Il est tout autant espace que temps. C’est le lieu de la **fermentation** (comment peut-on croître sans levain dans la pâte ?) et de la **putréfaction** (comment renaître sans mourir ?)

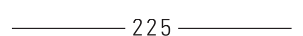
4. **Le Feu** est symbole de l’Esprit, de la Connaissance intuitive, de l’Illumination et de la Purification. Il est le Verbe, l’essence qui engendre l’existence. Il s’oppose à la Terre, comme la lumière à l’obscurité ; il couvre et elle supporte. Mais cette opposition n’est qu’apparente : sans ombre, pas de lumière, sans lumière, pas d’obscurité. Il s’oppose aussi à l’Eau qui s’écoule vers le bas (et que dire de nos larmes de joie ou de souffrance ?) tandis que lui s’échappe vers le haut. Elément INVISIBLE, il est le lieu de la lumière, de la chaleur, de l’émotionnel. Par son dégagement de la matière grave, c’est-à-dire lourde, pesante, qui le tient celé, le Feu peut dévaster ou purifier notre être en vue d’une nouvelle naissance car il n’est pas le résultat, l’effet de la **combustion,** mais la CAUSE : après son passage, seules demeurent les cendres du passé et nos certitudes calcinées (cf. Fulcanelli). Le Feu peut donc être bénéfique : nous pouvons créer, donner, aider, construire ; ou destructeur. Sachant qu’il est au centre de notre être, donc de nos choix, la déduction à faire est aisée.



On peut noter, pour une meilleure compréhension de notre psychologie, qu’il existe trois sortes de feux :

- humide (bain-marie), associé à l’Eau, à la vapeur, et qui définit ce qu’il y a de TIÈDE en nous ;
- naturel ou ordinaire, associé à la Terre, dans la vie quotidienne de notre CERVEAU REPTILIEN qu’il alimente ;
- surnaturel ou suprahumain, associé à l’Air, allant jusqu’à la TRANSFIGURATION. Brûler d’un feu intérieur peut être l’une des voies qui conduit à l’Illumination, à l’Éveil.

Gaston Bachelard considère les quatre éléments « *comme les hormones de l’imagination. Ils mettent en action des groupes d’images. Ils aident à l’assimilation intime du réel dispersé dans*





ses formes. Par eux s'effectuent les grandes synthèses qui donnent des caractères un peu réguliers à l'imaginaire… ».
La quête psycho-spirituelle passe par la purification, la dissolution, la volatilisation (telle l'évaporation des bonheurs perdus de Proust), la sublimation (qui transforme nos pulsions inacceptables en provoquant des conflits intérieurs à dépasser), la combustion, la solidification, puis un nouvel état où l'on parvient, d'étapes en étapes, à transformer les oppositions en complémentarités, **reconstituant notre unité à partir de nos dualités.** Ceci est un thème récurrent dans la Gnose, le Bouddhisme, le Soufisme… La réalisation des contradictions apparentes ou réelles, intérieures ou venant de l'extérieur, se situe sur un autre plan de conscience. La diversité des choix, voire les divergences, peuvent ne pas être de simples obstacles à la réalisation de soi, mais, au contraire, des moyens pour y parvenir : tout dépend des orientations que nous prenons.



Pour en finir avec cette brève présentation des quatre éléments alchimiques et de leur implication dans la psychologie humaine, nous pouvons dire que nous retrouvons dans les deux cas une communauté de termes : embryon, enfant, engendrement, noces, essence, esprit, exaltation, sublimation, fermentation, fixation, distillation, imbibition (imprégnation), immersion, putréfaction, ingression (invasion, incursion), inspissation (en alchimie, suite de la dissolution, opération du feu secret par digestion ; en psychologie, perlaboration), corrosion, coagulation, réification, calcination, mort, transformation, purification, réconciliation, rectification, réduction (remise en place, correction des égarements, des erreurs, de ce qui n'est pas contrôlé…), transmutation, etc.

B. TROIS SYMBOLES : LE MERCURE, LE SEL, LE SOUFRE

Nombre d'ouvrages savants ont traité du sujet et mon propos sera une simple réflexion sur l'implication de ces symboles dans notre vie psychique et notre transformation intérieure. En effet, nous « fonctionnons » selon la « matière première » ou Mercure, la





« matière ultime » ou Soufre, et la « matière intermédiaire » ou Sel. Les maladies physiques, mais aussi psychiques, peuvent être liées à ces principes d'évaporation, de combustion et de solidification. Nous le constatons tant dans les traitements homéopathiques (utilisés d'ailleurs depuis fort longtemps en Orient puis, entre autres, par Paracelse) que dans les thérapies des profondeurs qui allient la compassion à la rigueur.

Le Mercure philosophique est symbole de l'Homme conscient (en particulier de ses imperfections), pensant, en pleine vie, cherchant la Sagesse et l'Éveil, et sans lui nul ne peut accéder au Sel et au Soufre. Il est l'élément de base de toute quête, se plaçant avant toute initiation. Passif, Yin (le *Mercurius* alchimique est l'Eau divine, perpétuelle, celle qui ne donne plus jamais soif) est la **force centrifuge** de l'être, le principe de l'activité extérieure, de la volonté humaine dans le sens collectif du terme, tandis que le Soufre, lui, est principe d'activité intérieure, de volonté individuelle et divine en l'Homme, Yang. Il résulte de leur interaction une « cristallisation », comme dirait René Guénon, c'est-à-dire le contraire de la désagrégation, une « rencontre » d'interdépendance exprimée selon une limite floue, ondoyante, mouvante.



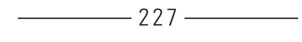
On peut dire très grossièrement que :

- le Mercure est symbole de la matière ;

- le Sel est symbole de l'esprit humain ;

- le Soufre est symbole de l'Esprit divin.

Sel et Soufre sont ainsi la manifestation du dépassement de l'Homme par rapport à son ego lourd mais indispensable à son ancrage. S'il n'a pas de bonnes racines dans la terre, l'arbre ne peut développer son tronc et ses branches vers le ciel. Sans l'obscurité souterraine où pousse la graine, pas de possibilité de parvenir à la lumière. Ainsi, le lotus apparaît être un des plus beaux symboles du Destin humain. Le Sel, à la jonction du Mercure et du Soufre, permet de vivre nos dualités, de les traverser, pour les dépasser dans l'unité. Le triptyque Mercure-Sel-Soufre témoigne







de la **double nature de l'Homme :** à lui de retrouver l'Androgyne premier non duel.

C'est du Mercure, de la matière brute, l' « agent secret », que naît l'Homme, par son mariage avec le Soufre, l'Esprit. C'est l'imprégnation, plus ou moins lente, de l'un par l'autre, qui réalise l'entité humaine, dont le sens va du plus lourd au plus léger, au Spirituel, au Divin. Il s'agit de réaliser sa **libération intérieure,** en allant vers davantage de vacuité, de disponibilité à ce qui advient à chaque instant, dans une élévation progressive de l'Ame, pleine d'embûches, de faux semblants et d'illusions. C'est une direction ascendante qui cherche la clarté en s'appuyant sur l'obscurité originelle.

L'Arbre des Sephiroth, symbolisant tant le schéma corporel que la dimension psycho-spirituelle de l'Homme, donne sa place à chacun de ces trois principes (et non des corps quelconques). Nous n'en donnons ici qu'un aperçu mais il est évident que la lecture en est bien plus complexe.



1. Le Mercure

Nom grec du dieu égyptien Thot, fondateur de l'Hermétisme, c'est l'*Achachi* des philosophes, l'*Aludit* des sages, le vif-argent des alchimistes, associé à la planète Mercure. Le mot vient du latin *Mercurius* ou *Merx*, ce qui signifie « mobilité » quoique l'origine soit sans doute étrusque. C'est donc le nom du messager de Jupiter, Hermès, le dieu du commerce, des voyages, mais aussi du mensonge : nous nous leurrons constamment par peur de nous voir tels que nous sommes et non pas simplement en fonction d'un idéal du moi. Il représente ainsi l'aspect dynamique en puissance à l'intérieur de nous, mais c'est à nous de le faire agir, **voyager** dans l'apprentissage de la Connaissance, tant psychique que spirituelle : microcosme et macrocosme sont soumis aux mêmes lois. La pierre est brute avant d'être dégrossie. Le Caducée, emblème d'Hermès, avec ses deux serpents entrelacés entourant une branche de laurier surmontée de deux ailes, est le symbole très puissant d'une





réalité physique avec la montée des énergies dans notre corps, le long de la Kundalini, au droit de la colonne vertébrale, suivant les différents niveaux des chakras, et d'une réalité génétique avec la double hélice de la molécule d'ADN. On pourrait y ajouter l'idée du **cerveau reptilien** à l'aube de notre humanisation : l'Homme et le serpent ont décidément toujours eu quelque chose à voir ensemble !

2. Le Sel



Symbole de l'Homme, il peut correspondre à l'Œuvre au Blanc, entre l'Œuvre au Noir et l'Œuvre au Rouge, sachant qu'il lui faudra passer par toutes les étapes – différentes pour chacun d'entre nous – avant d'approcher l'Eveil. Le blanc est l'ensemble de toutes les couleurs alors que le noir est l'absence de couleur : l'Homme possède donc bien en lui tous les possibles ; l'argent lunaire peut dépasser la lourdeur du plomb de notre incarnation ; l'or étant, bien sûr, le but suprême nous rapprochant des dieux.

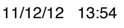
Le mot « sel » vient de *Salnitrum* qui désigne toute substance salée ou amère ; cela a donné Salaria, somme donnée aux soldats pour acheter du sel, pour induire « salaire », « solde », « salem ». Rien ne s'obtient aisément et nous avons toujours, en quelque sorte, un prix à payer pour avancer sur la voie de la Compréhension.

3. Le Soufre

C'est l'*Abric* des philosophes, l'*Acide* des sages, ou *Solsequium*. Le mot vient du latin *Sulphur*, à partir de *Sulpur*, donnant *Zolfo*, *Azufre, Solpre,* salpêtre… Il figure la Transcendance, mais nous l'étudierons toujours associé aux deux éléments précédents.



******





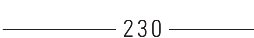
Revenons sur le Sel qui est ce qui nous importe le plus dans cette étude qui prétend traiter de la psychologie humaine. Le sodium, en chimie, est représenté par le symbole Na. Or, le mot provient de *Ouadi* (eau) *Natrum* (sel), en Égypte, où se trouvaient les salines du Roi Salomon, qui possédait un sceau (*scel* est utilisé dans l'expression « sceller la bouche »). Cette symbolique se retrouve dans la cérémonie du baptême chrétien, avec le sel au pouvoir igné (c'est-à-dire qui a les caractères du feu), que l'on met sur la langue où il se mêle à l'eau de la salive.

Le Sel est donc le lieu où le Soufre s'unit à la Terre. Dans l'Antiquité, il était placé avec le Feu (le Soufre) au centre d'une **célébration d'alliance ;** cette alliance de l'Homme avec ses fondements, le Divin et sa propre réalisation. Moïse n'a-t-il pas accepté une Alliance avec son Dieu ?



Imaginons un anneau tel celui de Saturne. L'Homme serait à l'intérieur. Le Feu, le Divin, serait à l'extérieur de l'anneau, faisant pression sur l'Homme. Le Mercure, la matière, serait la sphère centrale, compacte, faisant également pression sur l'Homme. Le Sel, l'Homme, serait ainsi situé entre ces deux forces opposées et complémentaires, Divin léger et matière lourde se disputant (symboliquement parlant) la place. **La Vie, c'est cela : un choix permanent entre la réification et la libération.** L'homme est un cœur qui bat au rythme de l'univers : expansion-compression… À nouveau, nous retrouvons la symbolique du Yin et du Yang.

L'Homme est à la charnière du visible et de l'Invisible, de la matière et de l'Esprit, destiné à spiritualiser son corps et à « corporiser » l'Esprit, se l'incorporer dans la Transcendance. L'on ne peut se réaliser que dans la Sagesse, c'est-à-dire dans l'acte juste, la parole juste, la pensée juste, l'émotion juste. La sublimation ne doit pas être un décrochement de la réalité matérielle, mais un élan, une DYNAMIQUE vers et dans le Réel (l'Esprit, le Soufre), au sens où l'utilise Lacan, et ce par l'intermédiaire du symbole. Si l'Homme atteint l'illumination, il se détache alors de la matière pour se fondre dans l'Esprit : c'est le cas des bouddhas et des boddhisatvas, ainsi que des grands mystiques à travers le temps et l'espace.





Du Mercure (Alpha) au Soufre (Oméga), l'Homme participe, tout au long de son itinéraire (le Sel), de l'Esprit qui est l'Alpha et l'Oméga. Il naît du mariage du Soufre et du Mercure. Le chemin qui les relie sera parcouru selon un rythme plus ou moins lent, chaotique et cahoteux, selon ses expériences, ses résistances, ses désirs égotiques, ses détachements, ses aspirations…

René Guénon, dans ***La grande Triade,*** écrit : « *Dès que l'être est parvenu au centre de son état de manifestation, il est au-delà de toutes les oppositions contingentes qui résultent des vicissitudes du yin et du yang, et, dès lors, il n'y a plus ni droite, ni gauche ; en outre, la succession temporelle a disparu, transmuée en simultanéité au point central et « primordial » de l'état humain…* ».



Si le Sel représente l'esprit humain dans sa psychologie, il n'est pas un moteur mais un **principe constructeur de la personnalité,** de l'individualité, qu'elle soit divine ou luciférienne (autre face du divin, Lucifer étant le Porteur de Lumière). L'Homme est tel Janus et se construit à partir de ses contradictions, de ses accords, de ses schémas, de ses archétypes… Il est le Sel de la terre qui fait jaillir les pousses, les plantes, les fruits… vers la lumière, suivant un cycle différent selon les espèces.

Le sens de l'Homme est d'aller des ténèbres vers la Lumière, de quitter le plan symbolisé par Satan, la matière, qui l'entraîne vers la chute, c'est-à-dire la perte de son identité consciente, pour tendre vers le Spirituel qui le fait approcher de la Connaissance, de l'Esprit auquel il participe, de l'Amour universel (Soufre).

Ainsi, lors de toute initiation, c'est-à-dire lors de toute prise supérieure de **conscientisation**, le Mercure est délaissé au profit du Sel et du Soufre. La matière « prochaine » remplace la matière « première », disent les hermétistes. Le vouloir humain (Sel) s'allie à l'Esprit (Soufre) pour vaincre le destin, la fatalité (Mercure), je dirais plutôt le Karma, dans son sens exact et non dévoyé en fatalité. **Vivre chaque instant sans ressasser le passé et sans fantasmer sur un avenir imprévisible…**





L'humain est la clé du cosmos, qu'il s'agisse de notre terre ou de n'importe où dans l'univers. Le pentagramme pythagoricien est formé d'un compas et d'une équerre entrecroisés : l'homme est bien dans une position dynamique, à la jonction du matériel et du Spirituel. Ce Sel est référé à l'Homme constamment et témoigne de son aspect duel puisqu'il peut guérir certaines maladies mais que son excès provoque des conséquences désastreuses : les Romains en répandaient sur les villes qu'ils avaient conquises, à Sodome il est symbole de mort ; allié à l'eau, aux aliments, il en développe le goût ; en trop grande quantité, il provoque amertume et dégoût. Ainsi, chacun doit trouver SA voie du milieu et trouver le sens de sa propre existence, l'Homme éveillé étant entre ce qui est en haut et ce qui est en bas (Cf. **Le Kybalion**).



Nombre de références au Sel – donc à l'Homme – sont relevées dans l'Ancien et le Nouveau Testament (Genèse, Lévitique, Nombres, Marc, Matthieu...). Il est important de savoir si l'on est manipulé par les symboles, si on les subit ou si on les utilise comme outils de conscientisation. En effet, la compréhension d'un symbole est plus ou moins complexe selon le degré d'évolution de chacun. Il est le moyen d' **« apprivoiser » les dieux à travers l'inconscient collectif.**

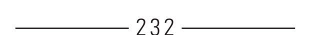
Très schématiquement, nous pouvons dire que l'Homme possède en lui trois niveaux :

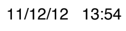
- le MOI conscient, celui de la représentation, de l'exotérique ;
- le SURMOI, subconscient, celui de la dynamique, transitoire ;
- le ÇA, inconscient, celui de l'hermétique, de la métaphysique, ésotérique.

C. LA PSYCHOLOGIE ALCHIMIQUE

1. Le cheminement : l'Œuvre au Noir

Nous partons de notre incarnation pour aller vers une Renaissance. Il ne s'agit pas d'être « délivrés » du mal mais de nous





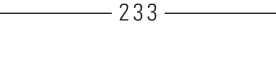
transformer intérieurement, de réaliser notre évolution, voire notre révolution. **Nous sommes responsables** des choix que nous faisons, et nous pouvons, au lieu d'être victimes de notre condition, de notre conditionnement, nous libérer progressivement de nos résistances, de nos handicaps mentaux, psychiques, physiques, nous arracher à la lourdeur pour nous alléger en devenant or ou diamant. Mais nous ne devons jamais couper le fil d'Ariane qui nous relie à la matière et à notre perception des phénomènes, au risque d' « échapper » dans la folie, le délire, l'hallucination. **Délivrer l'esprit par la matière en délivrant la matière par l'esprit** n'est pas tâche aisée.




Nous n'avançons pas d'un pas égal mais avec des moments d'errance, des trébuchements, des arrêts, des accélérations, car une route droite et sans obstacles ne mène nulle part. Cela peut impliquer de la lenteur, des rythmes irréguliers, mais qui conduisent tous à la connaissance de soi-même. On peut renoncer à poursuivre la route, prendre des sentiers de traverse, ou poursuivre sa direction. Chaque fois que nous sommes à un carrefour, il faudra choisir. Chacun, selon ce qu'il est, ce qu'il découvre, ce qu'il abandonne, poursuit sa voie, initiatique ou non, révélatrice ou obscurcissante. Nous allons de morts en renaissances constamment. La série d'épreuves qu'il faut subir et dépasser correspond au solve et à la putréfaction : **l'imprégnation se fait progressivement.**

Nous passons tous par des phases de doutes, d'hésitations, de souffrances, d'incompréhensions, de révoltes violentes même, d'obstinations butées, de fantasmes, de désirs illusoires où nous nous fourvoyons. Mais, si nous sommes authentiques et que nous dépassons vraiment notre ego (il ne s'agit pas de le détruire !), que nous lâchons du lest, nous pouvons comprendre – au sens spirituel du terme – et la paix se fait en soit, l'accord devient juste. Il est plus facile de chuter que de progresser, mais, en fait, **l'itinéraire spirituel n'accepte aucune compromission :** ce n'est pas de la rigidité mais de la rigueur.

Le premier but est de renoncer, non à SOI mais à MOI. Cela peut impliquer un certain nombre de descentes en enfer ! Une liberté





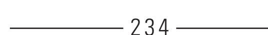
croissante peut alors être nôtre. C'est Alice qui passe de l'autre côté du miroir ou plutôt qui descend dans un puits : tout au long de sa chute, des objets, des confitures…, des tentations, risquent de retenir son attention, mais elle se laisse tomber jusqu'au fond, suivant Maitre Lapin dont la montre à gousset scande le temps. Alors seulement Alice découvre le Pays des Merveilles. Le premier bout de chemin s'achève, de nouvelles épreuves s'avancent pour l'œuvre au Blanc, et Alice n'en a pas fini avec les difficultés à intégrer et à résoudre.

Cet itinéraire qui conduit à la prise de conscience est une recherche de son propre équilibre, constitué de moments toujours différents mais dont la succession peut devenir harmonie. Le chemin est âpre, difficile, solitaire, et la moindre chute peut effacer des années de progrès : ainsi, mentir une fois met à bas dix années de non mensonge. Commencer par **s'accepter** soi, s'accorder avec soi, est le commencement du « bonheur », si l'on entend par là que le mot sous-tend les notions de liberté, de détachement, de sagesse active, de joie intérieure tranquille, de conscience de l'ombre et de la lumière, du bruit et du silence, du spirituel et du temporel unifiés. Lâcher prise permet de quitter le désir de possession, d'avoir, pour tendre vers l'être vrai, la réalisation de soi. Le musicien en herbe achève de réciter ses gammes pour jouer toujours mieux de son instrument, mais l'art avec lequel il en jouera lui sera spécifique.



La démarche de l'Homme est liée à **la résolution de ses conflits intérieurs,** de ses contradictions, apparentes ou réelles, en apprenant à connaître son vouloir, ses désirs, sa dualité, pour établir une réconciliation de son être. En effet, nous ne pouvons dissocier en nous le physique, le psychique, l'affect et le spirituel, car ils sont en correspondance et en **interdépendance** permanente.

On le voit, pour prendre un exemple simple, dans les somatisations qui sont autant de symptômes physiques, de « passages au corps », révélateurs de déséquilibres psychiques plus profonds mais cachés, cachés aux autres mais surtout à soi-même. Il est donc important de supprimer le dualisme de nos pulsions, d'unir





ce qui est épars, afin de « soigner » le corps, certes, mais aussi l'âme et l'esprit. Toute maladie est le symptôme d'un déséquilibre quel qu'il soit.

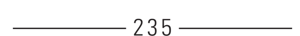
Renoncer à vouloir prouver quoi que ce soit, tant aux autres qu'à soi-même, se fait dans le renoncement et le silence du mental, de l'affect, de l'agir, du dire, tout en les reconnaissant en soi. Sinon on aboutit aux mêmes désastres : le non-dit peut tuer autant que la parole. Il s'agit d'abolir les préjugés qui sont source de tant d'incompréhension, d'aberrations. Connaître – et non plus simplement savoir –, ce n'est pas seulement croire, se situer dans la foi, mais VOIR ce qu'il y a dans notre athanor, dans la matrice vivante de nos transmutations possibles, pour y trouver notre Graal, *lutel.* Quitter la religiosité, puis le religieux, vers une épuration de l'âme ayant dépassé les passions, pour être dans une ouverture sur le Spirituel, et, disons-le, le Mystique.

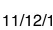


Sauf cas exceptionnels, la connaissance se fait peu à peu, tel l'aveugle qui apprend à se familiariser avec les objets sans les appréhender immédiatement dans leur réalité : si l'aveugle pense que tel objet, plat et rond, est une montre, il mettra davantage de temps pour découvrir que c'est un galet ou autre chose.

Nos *a priori* nous aveuglent : nous croyons savoir mais nous ne savons pas vraiment. La Connaissance vient donc progressivement, dans l'acceptation, le ménage que nous faisons en nous, la relativisation de ce que l'on croit important et qui ne l'est pas, et de ce que l'on croit sans importance et qui peut être fondamental. C'est par le dépouillement de toute idée reçue que l'on peut avancer, construire, avec des matériaux nouveaux, plus solides, plus neutres aussi.
C'est par la souffrance traversée, la persévérance, voire l'ascèse, qu'on accède au bonheur, loin des plaisirs éphémères et même des joies trompeuses.

Le cheminement est à la fois une Quête personnelle et commune, parallèle à celle d'autres humains : nous avons un Karma individuel mais aussi un Karma collectif.





2. Le renoncement : Œuvre au Blanc

Il est écrit dans l'Évangile de Matthieu et de Marc : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même* ». Dans celui de Luc : « *Quiconque parmi vous ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple* ».

Le renoncement n'est donc pas seulement d'ordre matériel : renoncer à quoi ?, mais aussi d'ordre spirituel : renoncer à qui ? Cela ne signifie pas qu'il faille refuser tous les biens à notre disposition mais cela veut dire qu'**il ne faut pas y être attaché :** on peut être riche et ne pas être encombré par ses « possessions », être pauvre et être obsédé par le désir d'accumuler honneurs, reconnaissance, biens de toutes sortes… Le renoncement c'est l'abandon de ses divagations, le dépouillement, le désencombrement, afin de pouvoir passer par la petite porte de Jérusalem.





Je voudrais rappeler ici que l'on ne peut renoncer qu'à ce que l'on a pu posséder ou désirer posséder. C'est pourquoi, certains maîtres orientaux n'acceptent de disciples que lorsque ceux-ci ont dépassé la cinquantaine, car alors ils savent pleinement ce qu'ils quittent. Renoncer est, en effet, un acte volontaire, et non une résignation ; c'est une acceptation d'être, un consentement au Soi. Charles de Foucauld disait : « *Tant qu'un renoncement n'est pas total, il peut recouvrir en réalité, dans une illusion extrêmement subtile, un renforcement de l'attachement à soi dans la partie de nous-mêmes que nous avons exclue du renoncement* ». Et ce n'est pas la psychanalyse qui le démentira !

Renoncer est un moins pour un plus, dans la quiétude, la douceur, la force tranquille de l'être. Nulle astreinte mais un don de soi, dépouillé du moi ; la joie de recevoir tout ce qui advient mais non de prendre. Tel est le secret de la liberté intellectuelle, morale, psychologique, physique : ce n'est certes pas de l'indifférence mais un refus de possession.

Nous ne demandons pas, mais nous recevons. La volonté n'entre pas en jeu mais la disponibilité active. C'est un engagement personnel





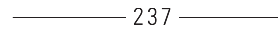
de non accaparement, de véritable tolérance, en admettant les faits, les êtres et les choses tels qu'ils sont, sans jugement – tout en sachant dire non et ne pas accepter l'inacceptable, ne pas admettre l'inadmissible –, n'attendant rien, n'exigeant rien, sachant se situer au juste milieu de son être. Les liens tissés avec les autres sont alors détendus, lâches, permettant la distanciation, la non projection de ses fantasmes en eux, l'absence de transfert de dépendance, l'Amour prédominant sur l'affect, le sentimental.

Pouvoir devenir comme la terre que féconde la pluie, sans vouloir à tout prix que la pluie vienne : la boire, l'absorber quand elle tombe, mais savourer aussi le soleil quand il réchauffe : il ne s'agit pas de fatalisme, de démission ou de passivité, mais, au contraire, comme dirait Gide, d'agrément. La transmutation est alors amorcée : l'homme transforme ses pulsions, ses passions, ses illusions, les métaux « vils » de son psychisme, en or de plus en plus pur : l'aura des éveillés est souvent d'or ; la mandorle figurant dans les iconographies orientales et occidentales manifeste la vibration de l'être, le corps éthéré, subtil, de plus en plus aérien, léger, imperceptible. *« L'essentiel est invisible pour les yeux »,* disait Saint-Exupéry, et cette courte phrase peut s'accorder à plusieurs niveaux de l'entendement (« Que celui qui entend entende », disait Jésus). **Essence et existence sont indissociables.**



Dans **Le Kybalion,** il est écrit : *« Le véritable initié, connaissant la nature de l'Univers, se sert de la Loi contre les lois, du supérieur contre l'inférieur, et par l'Art de l'Alchimie, il transmute les choses viles en des choses précieuses ; c'est ainsi qu'il triomphe ».*

Nous sommes Énergie dans un Univers d'Énergie, et cette énergie, c'est à nous de l'utiliser selon chacun ; nous puisons tout autant dans l'Énergie cosmique qu'en nos propres ressources génétiques, biologiques, familiales, karmiques, événementielles, professionnelles, spirituelles…, pour nous construire. Même les déconstructions sont nécessaires pour une plus belle et plus forte reconstruction, sachant que TOUT EST IMPERMANENT. Nous sommes en devenir, mais dans un devenir où notre responsabilité est engagée à tout instant.



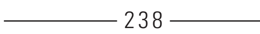


Nous devons donc apprendre à nous mettre en accord avec l'Univers, voire avec la musique des sphères, à ne pas résister aux vérités, faire silence, recevoir les clés et les placer dans les serrures correspondantes, être une note de la partition mais cette note pourtant. Nous réunissons en nous-mêmes tous les éléments du microcosme et du macrocosme dont nous sommes charnières. Chacun doit chercher en lui-même ses potentiels, ses handicaps, ses aspirations réelles et non fantasmatiques, comme autant d'outils pour construire, créer l'œuvre d'art que peut être sa vie. Et cela se fait par l'intermédiaire de toutes les opérations alchimiques que l'on peut observer dans la Nature tout autant qu'à l'intérieur de soi. **Consentir à mourir à soi-même pour ressusciter,** c'est accepter la relativité de ce qui nous advient et savoir que notre transformation est permanente. Ce n'est pas seulement une suite de mues mais un ensemble de morts, de deuils, de doutes, pour une nouvelle vie, une nouvelle espérance, une nouvelle Connaissance : « *La vraie libération, c'est la liberté intérieure d'une vérité créative* », disait Krishnamurti. Ce « quittement » permet de « faire son deuil » en s'inscrivant dans le rythme des éléments, en se fondant dans les énergies, et d'être disponible, confiant, conscient et responsable.



Renoncer, c'est ne plus tenter de retenir le sable dans ses mains entrouvertes (et la destruction du mandala, après des journées d'efforts pour le créer, en est un magnifique témoignage), c'est abandonner son ego afin de laisser la place vacante à autre chose, **c'est lâcher sa névrose autodestructrice** qui nous déchire, nous écartèle, pour se livrer à la Vie, sans passivité non plus que vouloir. Nous considérons nos fantasmes comme essentiels alors qu'ils ne sont que des leurres. Se dégager, « faire le ménage » (vous connaissez tous l'expression : avoir une araignée dans la tête ?), permet de percevoir que le sens de notre vie est de révéler ce que nous sommes dans l'**interdépendance** avec les autres. Chacun est important et nécessaire au Tout.

La Quête initiatique, spirituelle, psycho-analytique, n'est pas une recherche éperdue d'accomplissement de désirs, de rêves, de chimères, mais l'abandon à sa vraie route. C'est un paradoxe de dire qu'il faut renoncer à son vouloir pour mieux réaliser son







« destin », et pourtant c'est ainsi. Et quand on comprend que TOUT EST PARADOXAL et que c'est ce qui donne une dynamique à l'univers, on comprend également la nécessité de réintégrer son unité. D'ailleurs, la théorie alchimique traditionnelle est celle de **l'unité de la matière** (ainsi, l'or, symbole de pureté absolue, d'Esprit immortel, a une structure atomique proche de celle du mercure).

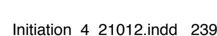
3. La recherche de l'équilibre : l'œuvre au Rouge

Le rouge symbolise l'Esprit fondamental primordial. En tibétain, les mots « rouge » et « trois » se disent de la même façon : *Mé*. Nous ne sommes plus dans la dualité mais dans la triangulation Elan Vital / Sens de l'Humain / Chemin vers l'Éveil, afin de parvenir à leur unification. Le travail alchimique n'est donc pas d'ordre intellectuel mais d'ordre psychique, en une recherche dynamique, éloignée de tout statisme. L'équilibre ne sera jamais un état atteint, acquis (nous nous retrouverions encore dans le lourd, l'avoir), définitif, mais un moment essentiellement éphémère où des pôles apparemment contradictoires se coordonnent.

La fluidité du sang, l'éther du feu et le sublime de l'Amour Agapê (et non seulement Eros), se conjuguent. Il s'agit donc d'un état-action de plénitude éphémère qui peut ou non se renouveler sous une autre forme, en une autre manifestation. La pleine conscience de ce qui nous entoure et de ce qui est en nous peut alors devenir un état, sinon permanent (nous ne sommes pas, hélas, des boddhisatvas !), mais du moins de plus en plus fréquent.

Ainsi, les Quatre Nobles Vérités du Bouddha (constat de la souffrance, recherche de sa cause, conscience qu'elle peut être dépassée, voie à suivre pour le permettre) résument le travail à accomplir pour un plus grand bien-être au sens plein du terme. C'est **un travail thérapeutique** car, en fait, si l'on pouvait admettre la notion de « péché originel », il s'agirait des maladies psycho-affectives qui nous freinent dans notre évolution et nous donnent l'illusion d'exister grâce à la souffrance même : on n'en sort plus…









J'aimerais citer à nouveau **Le Kybalion :** « *L'Esprit, de même que les métaux et les éléments, peut passer d'un état à un état différent, d'un degré à un autre, d'une condition à une autre, d'un pôle à un autre pôle, d'une vibration à une autre vibration. La Vraie Transmutation Hermétique est un Art Mental* ». Il est bien entendu que « mental » ici n'est pas « intellectuel ». L'Esprit n'a, en effet, rien à voir avec l'intellectualisation ; il dépasse notre entendement car il est bien au-delà de la matière. Cela ne nous empêche pas de l'appréhender, de le ressentir et d'aspirer ainsi à un dépassement de nous-mêmes, sachant que nous sommes perfectibles et que nous travaillons Matière et Esprit afin de nous réaliser. Les Francs Maçons prônent la vertu du travail et le polissage de la pierre : ce n'est évidemment pas dans le sens littéral du terme, mais dans celui du travail incessant que chaque être doit faire, de sa naissance à sa mort physique, pour s'améliorer et approcher la Connaissance. **Nous nous créons sans cesse :** notre purification intérieure ne se fait pas de façon tranquille, régulière, mais de manière souvent confuse, avec des régressions, des luttes, des erreurs, des désespérances… **Nous sommes impermanents et existons dans l'impermanence.**



La Quête, devenue mystique expérimentale, tension souple vers l'Absolu et la si lointaine Illumination, dans un dépassement de la mortalité apparente qui nous conduit aux portes de la nuit, celles de l'Éternel Retour, implique de choisir de mourir au moi illusoire des passions. Ce choix est défini par la Conscience et la Sagesse, une forme d'hyper-lucidité (je pense, là encore, à l'enseignement de Krishnamurti). Cette sagesse n'est pas une morale non plus qu'une philosophie, qui demeureraient dans le seul domaine de l'intellect, mais un **état ontologique** (l'ontologie étant, en méta-physique, l'étude des êtres en eux-mêmes, indépendamment de leurs attributs singuliers et de leur apparence) à réajuster constamment, à affiner, à parfaire, qui est du domaine de la Connaissance.

La Sagesse n'est donc pas un état constant de plénitude parfaite et de passivité un peu blasée ; c'est un état actif conscient, en une vision réaliste et libératrice du monde ; c'est une synthèse qui se réalise en fonction de soi et de ses propres contraires ; c'est



la finalité d'être à son axe et de fluctuer en fonction de cet axe solide, invulnérable : les plateaux de la balance sont mobiles mais le fléau est immuable. De la même manière, le corps se meut autour de l'axe central qu'est la colonne vertébrale. **L'équilibre est la dialectique entre tous les éléments contraires qui constituent notre être.** C'est en fonction de soi, de sa propre identité, que se réalise l'épanouissement en tant qu'individu et en tant qu'être social.

Exister selon ce que l'on est et selon ce que sont les autres, c'est conjuguer les joies de l'esprit et celles du corps, vivre intensément et savoir vivre abandonné, aimer et être aimé, se connaître sans concessions pour mieux se trouver et s'accepter tel que l'on est et non selon un idéal du moi complètement virtuel. Cette liberté d'être permet l'accord de soi à soi, de soi au monde et l'on peut transformer l'orgueil en simplicité, l'enfermement névrotique en ouverture et en liberté intérieure, la lâcheté en courage. La recherche de cet équilibre en nous est un itinéraire qui se poursuit la vie durant, permettant d'être davantage « heureux », sage, **calme sans être éteint,** libre sans être non concerné. La condition essentielle est **d'échapper aux trois poisons que sont l'attraction, la répulsion et l'indifférence.**



Nous avons à nous situer entre Yin et Yang, forces centrifuges et centripètes, selon ce qui est bien pour soi, et que l'on apprend à mieux appréhender avec les années qui passent et le Temps qui acquiert une plus grande dimension. La vie prend alors tout son sens et l'on apprécie de « vieillir ». L'alchimie, c'est le sens de la vie même, la transformation de nos indigences en richesses, sachant que celles-ci ne nous appartiennent pourtant pas… Nous allons de découvertes en découvertes et, si l'Œuvre est bien accompli, on parvient à un déconditionnement progressif et au dépassement de tout dogme. À tout instant, l'on doit choisir en confiance et lucidité, sans parasitage de nos projections. Nous pouvons à ce moment là transcender les notions de comparaison, de compétition, d'identification, les faux semblant, les préjugés, les idéologies, les rapports de force tant vis à vis de soi-même que des autres.





La Quête est la vie même : chacun s'efforce de trouver un accord entre les temps de labeur et ceux de repos, entre la lumière et les ténèbres, le bruit et le silence, l'Esprit et la Matière (il n'est que de relire le très beau texte de **L'Ecclésiaste** pour s'en convaincre). Le kaléidoscope de sa vie sera d'autant plus riche que l'on y aura mis davantage d'éléments : tout dépend de ce à quoi l'on aspire et de ce que l'on parvient à être. Se libérer, c'est devenir disponible sans se faire vampiriser, c'est transformer le plomb lourd en or lumineux, l'angoisse existentielle en vision confiante de la réalité.

La conjugaison des forces qui nous constituent et qui constituent nos sociétés s'établit sur un mode personnel qui varie selon les individualités. Nous vivons selon notre monde intérieur infiniment solitaire et selon le monde environnant constitué par toutes les autres solitudes : à chacun d'y trouver sa place à la jonction de la vie individuelle et de la vie sociale.



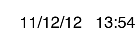
Savoir donner et savoir recevoir sont des comportements essentiels si l'on veut que l'ensemble des équilibres atteints – le monde est une vastitude écologique – constitue une trame solide dans laquelle on puisse s'épanouir aussi bien dans les joies que dans les souffrances, sur les chemins aisés comme face aux obstacles : **être du monde sans être dans le monde** permet d'atteindre l'état de bienveillance et de compassion pour tous les êtres, mais sans volonté délibérée de donner ni d'attendre. Cela se fait, c'est tout…

CONCLUSION

Le travail initiatique se déroule selon les lois alchimiques :

- du Rebis, Matière des Sages, dans la première opération de l'Œuvre et qui est constitué par les éléments mâle et femelle, les deux aspects différenciés du Même ;
- de l'Elixir ou esprit animé, dans la seconde opération de l'Œuvre ;
- de la Teinture, dans la troisième opération de l'Œuvre, rendant parfaites les choses imparfaites.







Psychologiquement et spirituellement parlant, cela demande :

- une analyse de soi pour chercher une conscientisation toujours plus ample ;
- la découverte de l'inconscient et de ses différents plans de profondeur ;
- l'utilisation de cette découverte afin de comprendre – par intuition et non par intellectualisation – nos rapports aux autres et à soi-même. Cela se réalise à travers de multiples épreuves et nombre de combats ;
- l'aide d'un « accompagnateur » (maître, contrôleur, sage, guide, thérapeute…) afin de suivre la bonne voie : la sienne ! et non celle qui serait dictée de l'extérieur.



Le « psychique » est un bon outil dynamique au service de la matière, du conscient, du spirituel. C'est une force vitale servant de lien depuis notre conception jusqu'à notre mort, voire de nos conceptions jusqu'à nos morts.

La loi de cohésion rythme notre vie et l'on peut l'associer à celle de cause à effet car il s'agit de :

- la **cohésion,** principe de l'attraction moléculaire ;
- l'**affinité chimique,** principe de l'attraction atomique ;
- la **gravitation,** principe de l'attraction universelle.

Nous vivons selon les quatre éléments de la façon suivante :

- Le **corps** est associé à la **Terre** des excréments, à la glaise brute ;
- Le **cœur** est associé à l'**Eau** des larmes, de la sueur, du sang ;
- L'**âme** est associée à l'**Air** des rêves, des fantasmes, du souffle ;
- L'**Esprit** est associé au **Feu** des fièvres, de la sexualité, de l'émotion.





Le Verbe est Substance et Structure de l'Univers. Il régit tous les principes dits hermétiques que nous avons évoqués dans cette présentation et que **Le Kybalion** résume ainsi :

1. Principe de Mentalisme
2. Principe de Correspondance
3. Principe de Vibration
4. Principe de Polarité
5. Principe de Rythme
6. Principe de Cause à Effet
7. Principe de Genre



J'aimerais rappeler, pour mémoire, **les grandes lois théosophiques** pour montrer combien elles représentent le lien entre l'Occident et l'Orient et sont adaptées à notre propos. Ce sont :

- Le Principe divin est l'Intelligence/Sagesse ;
- La Vie évolue et tend vers l'Harmonie ;
- L'Univers est matière et Esprit ;
- La Connaissance s'appuie sur le savoir et la démarche spirituelle ;
- Le but est de connaître les grandes lois de la Nature ;
- L'interaction entre les différents niveaux de conscience spirituelle est le sens de la vie ;
- Le Soi est lié à tous les autres êtres vivants ;
- Forces du bien et forces du mal agissent dans l'invisible, à l'extérieur comme à l'intérieur de nous ;
- La loi du Karma nous régit.

Les alchimistes ont mis en évidence que la matière était indifférenciée, indéterminée, commune à tout l'Univers : c'est seulement la forme qui apparaît individualisée. Cependant,





le sens de notre humanité nous rend capables d'effectuer des modifications de structures moléculaires à l'intérieur de nous, tant sur le plan physique que sur le plan psychique et spirituel, et, à de rares exceptions près, dans le cas d'êtres exceptionnels, cette « procédure » est imparable, incontournable. Dans l'Œuvre au Noir, nous partons du chaos initial pour passer par la décomposition des éléments (solution, séparation, division, putréfaction), puis nous établissons l'union des contraires, nous procédons à la réunification de nous-mêmes, précédant une mort symbolique, la dissolution et l'illumination. L'Œuvre au Blanc est l'étape de la purification et l'Œuvre au Rouge celle de l'élévation. Tout étant fait pour nous réconcilier avec nous-mêmes et chasser l'ignorance dans laquelle nous errons, dupes de nos illusions.

La réalisation, c'est trouver un juste milieu entre le Mercure, principe féminin, et le Soufre, principe masculin, pour devenir l'Androgyne, la Pierre philosophale qui se trouve en chacun de nous, sachant qu'**apprendre n'est pas comprendre** et que **savoir n'est pas connaître.** Nous sommes le Sel en quête de perfection. L'Éveil est au-delà de l'idée même de perfection : il est le lieu du Sublime et de la Transcendance, le mal étant le bien non encore transformé car le Mercure est la « substance transformante », la matière où s'inscrit l'Esprit en sommeil.

Que l'on adopte un rythme « primitif », harmonique ou dodécaphonique, toutes les formes de recherche de beauté dans l'œuvre musicale qu'est la vie, sont, a priori, valables selon ce que l'on veut vivre et selon ce que l'on recherche. Que l'on choisisse de vivre comme Narcisse ou comme Goldmund, les deux héros de Herman Hesse (deux jeunes amis prennent des voies différentes : l'un choisit la voie sèche, l'ascétisme ; l'autre s'aventure dans la voie humide d'une vie désordonnée. Se retrouvant des années plus tard, ils constatent qu'ils en sont arrivés à des stades équivalents), l'équilibre sera certainement, à des degrés divers pour chacun, dans **l'unification interne de nos dualités,** la transformation de nos désirs contraires (« je voudrais mais le ne veux pas »), de nos conflits personnels et sociaux, l'établissement de distances et de rapprochements de soi à soi, de soi aux autres et de soi à l'Esprit.



ÊTRE AU MOMENT JUSTE, AU JUSTE ENDROIT, c'est être au droit, au fil à plomb de sa vie. Et alors, mais alors seulement, nous pouvons appliquer la maxime de l'Abbaye de Télesme : « *Aime et fais ce que vouldras* ».

Terminer sur quelques citations permet de remettre ce travail à sa juste place, perdue au milieu de multiples recherches sur l'Homme. Patrick Lebail a dit : « *C'est dans la douleur et la désespérance qu'éclate souvent la libération* », d'où l'utilité des crises – comme le précise Christiane Singer – car elles permettent à nos défenses de tomber plus vite. Il dit aussi : « *Enseigner le Soi, c'est faire désapprendre* » : **désapprendre** nos certitudes rassurantes, nos a priori, nos résistances confortables mais en fait très insatisfaisantes, nos mensonges en toute bonne foi, notre orgueil qui cache nos peurs, nos visages aux masques durcis à force de ne pas s'être démaquillés, nos rires cyniques pour ne pas admettre notre insuffisance, nos culpabilités obscurcissant nos agressivités retenues. Et Jean Sulivan de prononcer ces superbes paroles dont tout travail sur soi doit s'inspirer : « *À chacun de transformer les blessures en points d'insertion pour des ailes* ».





Les clés de l’Orient

Par Yves-Fred Boisset

Les clés de l’Orient

Dans le numéro 3 de 2011 de la revue,
nous avons publié le premier chapitre
de cet œuvre magistrale que Saint-Yves d’Alveydre
consacra aux « Mystères de la naissance » [1].

Le deuxième chapitre de «Clefs de l’Orient» traite des *Sexes et de l’Amour.* En 1877, voilà un intertitre qui n’a pas dû passer inaperçu si l’on sait les tabous qui tournaient alors autour de toute évocation de sexes, en une société pudibonde, frileuse et hypocrite. Mais là, dans les hauteurs où se plaçait Saint-Yves, nulle malheureuse équivoque ne saurait être entretenue car nous sommes dans un contexte religieux, à entendre bien entendu dans le sens que nous lui donnons habituellement dans nos milieux ésotériques. Qui d’ailleurs est tout bonnement le sens étymologique.



D’entrée de jeu, Saint-Yves met à l’aise ses lecteurs quand il écrit :

« *La question religieuse des Sexes et de l’Amour est réservée dans le Christianisme, celle des Sexes dans les Mystères du Père, celle de l’Amour dans les Mystères du Saint-Esprit.* »

Et il s’empresse d’ajouter :

« *Dans la primitive Église, ces Mystères étaient l’objet d’une instruction supérieure, d’une véritable Initiation.* »

De fait, il faut avouer que ce chapitre et les idées que Saint-Yves d’Alveydre y développe paraissent quelque peu gênantes. Très vite, on se trouve confronté à des notions philosophiques assez rétrogrades en cela que notre auteur, conforme à certains schémas vulgarisés par les Églises issues du monothéisme primitivement introduit par Moïse et par la Genèse, semble reconnaître la suprématie de l’homme sur la femme.

[1] *Extrait de mon essai : Saint-Yves d’Alveydre, une philosophie secrète, éd. Dualpha, 2005. Les commentaires sont de ma modeste plume.*







Or, ne le voilà-t-il pas pris en flagrant délit de contradiction quand on se souvient du *culte* qu'il portait à l'encontre de son épouse, Marie-Victoire de Keller ? Si l'on en croit les termes dans lesquels il parlait de celle-ci, on pourrait en déduire qu'il la considérait comme sa *maîtresse*, dans l'acception véritable et ancienne de ce mot qui, avant de sombrer dans le quotidien des vaudevilles[2], exprimait toutes les qualités spirituelles de la femme et valorisait toute l'influence bénéfique qu'elle avait sur l'homme.

Pour l'heure, assimilée à la nature *naturée*, aux éléments passifs et plastiques de l'univers,

« *la femme, écrit Saint-Yves, est à l'homme, dans l'État social, ce que la nature est à Dieu, ce qu'une faculté est à un principe dans n'importe quel point de la hiérarchie des activités, ce que la durée est au temps, l'étendue à l'espace, la forme à l'esprit, la clarté au jour, la chaleur au feu, la terre au ciel.* »,



propos qui ne sont pas dénués d'une misogynie apparente et qui, de ce fait, sont de nature à choquer nos esprits modernes.

Mais Saint-Yves d'Alveydre enchaîne aussitôt :

« *Mais pour que la réciproque soit vraie, il faut que l'homme soit pour la femme le représentant réel de Dieu, la figure vraie de son image. Sans la Religion, sans l'Initiation, cette condition ne peut être remplie ; et le lien, la force qui unit Dieu et la Nature ne trouvant pas dans l'homme de support intellectuel et moral suffisant, laisse le mariage et les foyers, les unions et les générations, abandonnés au hasard, à l'inconscience, à l'ignorance et à la faiblesse ontologique qui en résulte.* »

La pensée primitivement abrupte exposée dans ce chapitre évolue à présent vers une *complémentarité* des sexes.

[2] *Dans le théâtre français, maîtresse n'a pas le même sens chez les auteurs classiques, tel Molière, par exemple, que chez des auteurs modernes comme Feydeau ou Sacha Guitry.*







La pensée alveydrienne évolue tout au long de ce chapitre. Parti de la hiérarchisation des sexes, le féminin étant, *de facto* et de façon arbitraire, inférieur au masculin, on remarque, au fil des pages, une avancée vers des raisonnements plus nuancés.

Saint-Yves observe avec infiniment de sagesse que :

« dans certains pays d'Europe et ailleurs, la question féminine, agitée au point de vue civil et même politique, donne lieu à des confusions qui peuvent devenir aussi préjudiciables à la paix des Foyers, au repos de la Cité, qu'au bonheur réel des femmes.

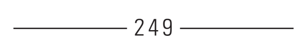
« La Cité et l'État, les choses civiles et politiques, sont le triste apanage de l'Homme, et il ne se le verrait momentanément disputer que pour le ressaisir tôt ou tard, en accablant du poids de ses droits le Sexe mal inspiré qui en aurait revendiqué le fardeau.»



Notons, pour mémoire, que c'est, douze ans plus tôt, en 1865, qu'était né en Angleterre le *Mouvement des Suffragettes* dont les militantes revendiquaient le droit de vote, ce qui, à l'époque, n'allait pas de soi. Saint-Yves d'Alveydre y voyait-il une contradiction avec la mission spirituelle de la femme ?

De nos jours, le problème ne se pose plus. Mais il n'est quand même pas interdit de penser que les femmes qui accèdent à des responsabilités civiles et politiques (ou simplement à des responsabilités sociales) devraient se garder de *caricaturer* les hommes en imitant leurs manières intransigeantes et en épousant leurs solutions bien trop souvent empreintes de cette inhumanité qui caractérise les rapports sociaux. En un mot, on ne leur demande pas de reproduire et de perpétuer les imbécillités et les impostures dont les hommes se sont rendu coupables depuis qu'ils ont le pouvoir, mais on attend d'elles autre chose, quelque chose de plus humain, quelque chose de plus *spirituel* aussi. La femme n'est pas l'univers de l'homme, comme le disait le poète Louis Aragon, mais « *l'avenir du monde* », ce qui n'est pas la même chose.

L'hommage que Saint-Yves d'Alveydre rend à la femme dépasse pourtant tout ce que certains démagogues ont pu dire jusque là.





Lisez plutôt :

« Dans le Foyer, dans la Famille, dans la Civilisation, dans l'Économie organique de la Vie, la femme, comme Hevâh dans le nom du Père, comme la Nature dans la Constitution de l'Univers, n'est pas la moitié, mais les trois quarts du Principe masculin. »

On pourrait par jeu rapprocher cette interprétation de la pensée alveydrienne de cette remarque du biologiste français Jean Rostand (1894-1977)[3] qui écrivit un jour en substance que s'il est vrai que, dans l'embryogenèse, le père et la mère prenaient une part à priori égale, il n'en demeure pas moins que l'apport de la mère est en vérité plus important du fait des relations privilégiées que, durant toute la gestation, elle entretient avec le fœtus.



« Génératrice et conservatrice de la vie, écrit Saint-Yves, des arts, de la civilisation, gardienne des générations, investie par la Nature de l'autorité de substance, c'est dans cet ordre qu'elle peut souhaiter, pour son bonheur, pour celui de l'homme et de l'État social tout entier, de rentrer religieusement, par l'Initiation, dans tous ses droits, d'accomplir tous les devoirs que comportent ses Facultés.»

Saint-Yves conclut ce chapitre sur ces considérations marquées du sceau de la plus pure spiritualité, loin des tabous de la cité et des jugements élémentaires des individus ordinaires. Il n'ignore pas que *« tout homme a en lui une femme qui est son ange gardien, sa protectrice, son âme sœur véritable, la voix de sa conscience, le lien qui l'unit à la fois à la terre et au ciel ».*

Juliette est dans Juliette, aussi dans Roméo !

[3] *Fils d'Edmond Rostand, écrivain français (auteur de célèbres pièces de théâtre en vers « Cyrano de Bergerac », « Chantecler », « L'Aiglon »), Jean Rostand consacra sa vie à la parthénogenèse expérimentale, toutes ses publications scientifiques étant empreintes d'un humanisme que l'on ne rencontre pas toujours dans les publications de ce genre.*





De même que Saint-Yves d'Alveydre fut l'adepte d'un christianisme éclairé, il fut celui d'un féminisme tout autant éclairé qui s'élève bien au-dessus des revendications matérielles qui ne sont certes pas négligeables mais ne constituent pas l'essence des relations entre sexes pour l'accomplissement de la Loi d'Amour. Nous voilà bien loin de ces interminables discussions sur l'égalité des sexes qui ne ressortissent qu'à un faux débat dont la seule résultante est d'occulter le vrai débat qui concerne les *droits de l'homme,* étant bien entendu que ceux-ci incluent ceux des femmes. Chacun peut observer que c'est dans les pays où sont bafoués en permanence les *droits de l'homme* que les femmes sont le plus maltraitées.

La sexualité et l'amour, en dehors des plaisirs éphémères qu'ils procurent et des liens merveilleux qu'ils sont aussi capables de tisser, concourent en leur finalité à la *ré-union* dans l'Unité primordiale et finale de ces deux côtés d'une même entité que sont l'homme et la femme. Il y a fort à parier que, pour des raisons qu'il serait trop long d'examiner dans le cadre de cette étude, cette Unité primordiale et finale soit, sinon de nature, du moins d'essence féminine. La femme est dans l'homme, ce que l'humoriste a traduit par cette formule lapidaire : *l'homme est une femme qui a mal tournée.* On n'écoute jamais assez les humoristes...

Le troisième volet de ce triptyque (Les mystères de la mort) fera l'objet d'une prochaine publication.







Une chevalerie actuelle et non déiste ?

Par Jean-Albert Clergue





Pratique de l'aïkido dans un dojo contemporain.

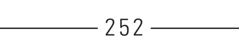
La tranquille assurance d'une jeune femme, profondément enracinée et bousculant son partenaire à l'aide d'une énergie puisée on ne sait où…

Retour à des traditions d'arts martiaux indispensables au chevalier pour intégrer corps, âme et esprit.

Partout et de tout temps, la maîtrise corporelle et psychique a préludé à la formation chevaleresque.

Sans elle, l'être ne peut se sentir enraciné dans un univers naturel dont il explorera les divers aspects, en tentant de manifester ses subtilités à travers d'autres arts traditionnels très raffinés.

C'est cette essence que la chevalerie occidentale a oublié et qu'elle se doit de retrouver pour mieux renaître.





UNE CHEVALERIE ACTUELLE ET NON DEISTE ?

En Occident, l'appellation « chevalerie » est tellement liée à la notion de christianisme que, de l'envisager comme « non déiste », devient de l'ordre du pire contradictoire, de l'oxymore. Or, dans les articles précédents, il a été exploré quelques formes universelles d'un esprit de chevalerie. On a pu constater que celui-ci est souvent indépendant d'un engagement spirituel de nature religieuse. Engluée dans ses contradictions, la Franc-maçonnerie pourrait-elle dégager une forme chevaleresque, contemporaine et en plein accord avec ses fondements universels, joints aux perceptions de notre temps ?

REACTIONS ET APPORTS.

Telle que l'a acceptée la rédaction de la revue « *L'Initiation* », la forme de cette série d'articles a l'avantage de laisser s'écouler un trimestre entre deux parutions. D'où des opportunités d'échanges, des ouvertures possibles, des apports, des précisions, des corrections éventuelles. La dernière livraison n'en fut pas exempte, compte tenu des deux sujets abordés.

La poursuite d'une incursion en « chevalerie » africaine ne pouvait qu'appeler à son élargissement. Un aperçu autour des Chasseurs du Mandé et de leur Charte n'avait d'autre but que d'attirer l'attention sur un très vaste continent dont l'histoire antécoloniale est pratiquement inconnue du public. Poursuivant le dialogue avec notre ami Gérard Galtier, nous sommes convenus qu'il faudrait un peu plus explorer du côté des traditions des Peuls du Niger où un concept chevaleresque serait intéressant à déceler. De même, à travers ces hommes du feu que sont les forgerons et leurs castes particulières. Mircéa Eliade les avaient perçus comme alchimistes, cultivaient-ils également des vertus chevaleresques ?









Sur le deuxième sujet, relatif à quelques aspects et interprétations des multiples grades de chevaliers dans la Franc-maçonnerie, il était évident que les échanges ultérieurs ne pouvaient être que vifs et animés. Un consensus se dégageait néanmoins pour reconnaître le fondement chrétien des Hauts Grades. Fondement dans un sens peut-être plus culturel, d'acceptation de la teneur humaine du Message, que de véritable conviction dans une foi ancrée au cœur des récipiendaires. Comment alors distinguer entre « chrétien » et « chrétien », le même terme désignant aussi bien les seuls aspects historique, culturel et philosophique, que la plénitude d'une espérance personnelle en la divinité révélée ? Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'une telle ambigüité sémantique se présente. Elle est permanente, sauf parfois à utiliser le vocable de « christique », mais tant exécré comme aveu d'indécision spirituelle, voire marque d'hypocrisie individuelle. Il reste aussi la possibilité de nuancer entre les enseignements d'un Jésus humain et le Message du Christ fait Homme. Position bien subtile et susceptible d'ouvrir à de fort nombreux débats. Mais ceux-ci sont-ils tentés alors qu'une chape de conformisme, élargi au sens de confort intellectuel, semble prolonger un silence plutôt consensuel ? Et, dans un tel cas, une authentique chevalerie maçonnique, de pleine acceptation de cœur et d'esprit, resterait-elle être encore envisageable, hors de son contexte fondateur dans une totale essence chrétienne ?




Pour des chevaliers-maçons de pleine conscience et désirant sortir des ornières actuelles, il faut bien reconnaître l'immensité de la tâche qui leur incomberait, avant de proposer et d'établir les bases d'une telle forme de « refondation », non religieuse et non déiste. Mais, en notre temps de modernité des communications, d'autres voies peuvent être mises en évidence.

Il ne s'agit nullement de s'abstraire d'une possibilité d'adhésion maçonnique, restant essentielle pour parachever tout « honnête homme » de notre temps, ni de s'en soustraire. Il sera plutôt évoqué un regard personnel différent sur des modalités de progression et les complémentarités que l'on peut en rechercher ailleurs, dans d'autres voies, dans d'autres lieux ou dans d'autres temps tout aussi initiatiques.





Esprit universel de chevalerie et éthique naturelle.

Les présentes tentatives de discerner diverses constantes, sur lesquelles se fonderaient d'autres chevaleries qu'occidentales et chrétiennes, rejoignent incidemment les préoccupations d'une Commission théologique internationale formée sous l'égide des autorités vaticanes et un temps dirigée par le cardinal Ratzinger, présent pape Benoît XVI. Il se trouve qu'un de ses thèmes de réflexion fut : *A la recherche d'une éthique universelle, nouveau regard sur la loi naturelle* (publication Cerf, Documents des églises Paris 2009).

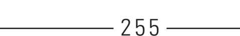
La *Librairie la Procure* salua ainsi cet ouvrage : « *L'éthique peut-elle proposer une base commune, universelle, issue de la loi naturelle ? La Commission théologique internationale livre une réflexion importante sur le sujet, et repense le lien entre Révélation et loi naturelle.* »



De son côté, l'éditeur propose, au futur lecteur, cette 4e de couverture : « *La loi naturelle est la norme de l'éthique que tous les hommes peuvent découvrir en eux, au cœur irréductible de la personne humaine, que nous appelons sa nature. Ce n'est donc pas seulement la constatation empirique de la convergence des éthiques qui peut motiver l'agir humain, mais la conscience que l'éthique a un fondement dans l'humanité même de l'homme, et qu'elle crée par là des droits et des devoirs à tous les hommes.*

Puisque nous prétendons que cette loi existe dans l'humanité de l'homme, elle n'est pas à inventer, mais à découvrir, à déceler dans les différentes cultures humaines qui l'expriment chacune d'une manière singulière. Notre travail tente de discerner dans les grandes traditions philosophiques et religieuses de l'humanité le surgissement de cet universel humain...».

Or les dialogues œcuméniques des cinquante dernières années ont souvent tourné court, par la prétention d'une de leurs composantes de détenir la vérité révélée, à tous les hommes et une fois pour toute. Il y a dans l'ouvrage cité un aveu d'humilité et de volonté de repartir sur des bases plus générales. La notion de « loi naturelle » pourrait s'avérer mieux fédératrice par la recherche d'une sorte d'inné d'une éthique universelle. Ce qu'un « *Coup de cœur de libraire* » résume de façon magistrale :







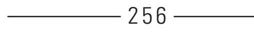
« Tous les êtres humains peuvent-ils se mettre d'accord pour fonder, en raison, les principes universels d'un «agir juste», tant dans leur vie personnelle que dans l'organisation des rapports sociaux ? Devant la diversité irréductible des civilisations, peut-on aller au-delà de convergences minimales et de compromis précaires ? Dans une approche très structurée, la CTI montre puissamment que l'éthique a son fondement irréductible dans l'humanité même de l'homme en revivifiant la notion de «loi naturelle», loin des caricatures qui la disqualifiaient naguère. En exposant la position catholique, elle appelle les autres traditions à proposer leur propre démarche vers une éthique universelle. »

A la lecture de l'ouvrage, il est souvent plaisant de devoir constater que cette très respectable commission rejoint, dans sa recherche d'éléments de la « loi naturelle », un certain nombre des fondements chevaleresques universels. Ceux-ci sont issus de notions d'une loi naturelle : respect de la vie, patience devant ses épreuves, compassion pour les faibles, dévouement au bien commun. Par ailleurs, la réprobation du meurtre, vol, mensonge, colère, convoitise, avarice, etc., considérés comme atteintes à la dignité de la personne humaine. A noter, une invite aux chrétiens et aux thuriféraires de la consommation débridée : « *une modération dans l'usage des biens matériels…* » (p.61).



Tout ces préceptes formeraient de la bonne chevalerie universelle, si cette Commission théologique ne se voyait dans l'obligation de rappeler que : « Toute créature perçoit la loi éternelle, c'est-à-dire le plan de Dieu sur la création, et elle participe à la providence de Dieu (…) en se dirigeant soi-même et en dirigeant les autres. » (p.67). Ce que renforce un discours de Benoît XVI : « *La loi naturelle inscrite par Dieu dans la conscience humaine, est un dénominateur commun à tous les hommes et à tous les peuples… Les droits de l'homme sont fondés en Dieu créateur qui a donné à chacun l'intelligence et la liberté.* » » (p.147).

A partir de cet acte de foi de nature créationniste, il paraîtrait donc inconcevable que, selon une vision évolutionniste, la montée progressive d'un état de conscience, chez les animaux comme chez les prémices d'humains, puisse générer les notions de bien et de mal, pourtant naturellement acquises entre la douceur de la caresse et les affres des tortures. Un tel créationnisme réducteur renvoie







la chevalerie occidentale entre les œillères de sa seule forme chrétienne, voire maçonnique. Confirmée par la conclusion du commentaire attaché au texte : *« … La loi naturelle ne trouve sa vraie mesure qu'intégrée dans la Loi nouvelle de Jésus-Christ.* » (p. 166). Ce qui en soi est parfaitement acceptable, mais ne saurait convenir à des explorateurs de lois naturelles découvertes et transmises à travers des codes chevaleresques universels, non chrétiens et détachés de tout à priori religieux ou dogmatique.

En outre, il est une nouvelle fois constaté le manichéisme d'une commission ecclésiale catholique ne s'attachant à l'éthique qu'à travers son seul aspect d'âme ou de conscience. A aucun moment il n'est envisagé une éthique corporelle, pourtant premier stade de la découverte des lois de nature à travers le physique et son immersion dans un cadre, que l'on qualifierait aujourd'hui d'écologique, qu'il lui faut apprivoiser et épouser. Ces perceptions étaient pourtant à la base de la formation, dès l'adolescence, de toutes les traditions chevaleresques extra-européennes.

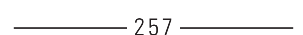


ÊTRE DE NOTRE TEMPS

Pour ceux qui ont vu leurs cheveux blanchirent et même pour des plus jeunes, les cinquante dernières années n'ont été qu'une avalanche de découvertes dans tous les domaines. De l'atome à l'espace, d'une possible explosion originelle à la genèse de la vie, de la paléontologie aux explorations neurologiques, les scientifiques et autres chercheurs nous ont gâtés d'images somptueuses présentant leurs avancées et les projections que l'on pourrait en attendre. En particulier en matière d'évolutionnisme.

Les balbutiements de Darwin sont désormais très largement confirmés. Pourtant le concile de la Contre-Réforme, tenu à Trente en 1545-63, avait voulu figer le texte biblique dans la Genèse, le péché originel et la Chute. Il s'ensuivit l'ancrage du ridicule anti-galiléisme de 1633. Depuis, l'Eglise romaine a battu retraite en bon ordre, réhabilitant Galilée en 1992 et, dans la foulée, Jean-Paul II affirmant *« de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse* » [1], mais néanmoins,

[1] *Intervention du pape Jean-Paul II, le 22/10/1996 devant l'Académie pontificale des Sciences.*







l'Homme ne saurait être « le produit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution ». Dans tous les cas « l'âme spirituelle, créée par Dieu, ne procède pas par évolution. ». Dans la même allocution citée, le pape Jean-Paul II confirme *« Pie XII avait souligné ce point essentiel : si le corps humain tient son origine de la matière vivante qui lui préexiste, l'âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu (Enc. Humani generis, p. 575). En conséquence, les théories de l'évolution qui, en fonction des philosophies qui les inspirent, considèrent l'esprit comme émergeant des forces de la matière vivante ou comme un simple épiphénomène de cette matière, sont incompatibles avec la vérité de l'homme.».*

Il y aurait donc création « *immédiate* » de l'âme sur la matière vivante qu'est le corps de l'homme. Sans vouloir être impertinent, au sein de notre arbre aux singes, à quel stade Dieu eut-il la bonne idée de venir greffer une « âme spirituelle », dans le corps d'un hominidé encore en cours de redressement ?

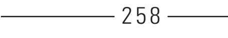


Naissance de la conscience humaine.

A la réflexion, quel est le distinguo entre l'âme et la conscience ?

L'Eglise ayant été déboutée de ses prétentions au créationnisme physique, elle tente désormais d'établir une notion d'insertion de l'âme dans un corps vivant. Ceci est habile car ne pourra jamais être démontré ou infirmé, les résidus d'âme étant peu sensibles au carbone-14. Mais Yves Coppens et ses collègues pourraient aussi se demander à quel degré d'évolution des divers rameaux humains, une âme viendrait-elle se surajouter ? Ou alors, tout élément vivant, humain, animal ou végétal, est-il doté d'une âme et nous passerions dans une autre conception philosophique et religieuse plus proche de celle des concepts animistes ?

Par contre, la recherche de la naissance progressive de la conscience dans le cerveau humain serait d'ordre tout à fait évolutionniste. Ne rejoindrait-elle pas la formation de cette « loi naturelle » universelle, signalée en début d'article et que quêtait une Commission théologique internationale d'essence catholique romaine ? La perception des sensations agréables ou déplaisantes glisserait progressivement vers celles de bon et de mauvais, de bien et de







mal, de beau et de laid, pour imaginer, beaucoup plus tard, celles d'humain et de divin. Est-ce ainsi qu'un développement de l'état de conscience évoluerait vers un sentiment de la formation d'une âme ? Peut-être, mais le divin dans tout cela où serait son action ? Dans la volonté de l'humain de rassembler sous ce vocable tous les mystères l'environnant ? Le ciel, les astres, les phénomènes météorologiques, les vies animale et végétale, la vie et la mort humaines. Il pourrait y avoir alors conjonction entre ces interrogations de la conscience et la création, par les hommes, de la notion d'âme. De tout ceci naquit une floraison prodigieuse de conceptions et de manifestations déistes, faisant aujourd'hui le régal des anthropologues, des ethnologues et des historiens des religions.



Du côté de la formation et du développement de la conscience, qui semble être l'apanage du genre humain sous sa forme la plus développée, la science a tenté de s'en emparer. En 1989 et pour la version française 1992, Sir John C. Eccles faisait paraître un essai intitulé *Evolution du cerveau et création de la conscience* (Champs/Flammarion). L'auteur n'était pas le premier venu. Neurochirurgien australien formé à Oxford, il avait reçu en 1963 le Prix Nobel de médecine pour ses travaux sur la synapse. En fin de vie, John Eccles se pencha sur les implications philosophiques des découvertes scientifiques en matières neuronales. Il collabora, entre autres, avec Karl Popper (1902-1994) éminent philosophe des sciences qui souligna l'intérêt de la nouveauté de l'approche de son collègue et ami. Aujourd'hui, ces faits remontent à une sorte de préhistoire des neurosciences, tant l'irruption de nouvelles techniques d'investigation du cerveau a autorisé des progrès prodigieux, et qui ne sont encore rien à côté de ceux que nous réservent les dix ou vingt prochaines années.

Il semblerait donc que la déconnection entre formation de la conscience et création d'une âme humaine soit de plus en plus évidente et qu'elle renforce les positions prônant l'athéisme. A titre d'exemple et sans vouloir s'immerger dans des courants philosophiques, il est possible de l'illustrer par l'attitude personnelle d'un contemporain, recherchant une position balancée et en apparence paradoxale. Il s'agit d'André Comte-Sponville et de son ouvrage *L'Esprit de l'athéisme* (voir encadré ci-joint). L'auteur y revendique une







Athéisme et pourquoi André Comte-Sponville ?

Homme de lettres, pour ne pas dire « intellectuel », prolifique et médiatique. Né en 1952 et normalien, A. Comte-Sponville nourrit depuis quelques temps la sphère (la bulle?) médiatico-littéraire française. Présent par des chroniques régulières dans de nombreux journaux, sur les plateaux télévisés d'émissions à thèmes plus ou moins philosophiques, il s'est fait un de ces incontournables de la parole réfléchie.

Comte-Sponville nourrit aussi la production éditoriale à raison d'un ouvrage annuel, au point de se faire caricaturer sous la forme : *« Une idée, un bouquin, une idée, un bouquin… ! ».* Dans ce maelström, où se situe en vérité notre auteur et pourquoi le citer, voire s'appuyer sur un de ces ouvrages, dans le cadre du présent sujet concernant « La Quête d'un esprit de chevalerie » ?



Et bien, il se trouve qu'André Comte-Sponville a conduit une démarche personnelle le conduisant de la foi chrétienne, issue d'une adolescence convaincue, à un athéisme non moins assumé. Ce qui peut arriver à nombre d'entre nous mais, pour un philosophe, se doit d'être analysé, expliqué, presque mis en scène et à nu pour un public de lecteurs et d'auditeurs. Il se trouve que cette démarche est apparue, jusqu'à être l'objet d'une sorte d'autobiographie spirituelle. Elle se voulait néanmoins constructive par le paradoxe annoncé dans son titre : *«L'esprit de l'athéisme ».*

Autrement dit, l'athéisme n'empêcherait nullement une démarche spirituelle conduite jusqu'à une grande élévation et susceptible de rejoindre la notion très éthérée de mystique… Cette contradiction valut à son auteur le qualificatif de « chrétien athée », lui-même se définissant plutôt comme « athée fidèle ». Proche aussi du bouddhisme, Comte-Sponville propose *« une métaphysique matérialiste, une éthique humaniste et une spiritualité sans Dieu, présentées comme une sagesse pour notre temps.».* Cette spiritualité laïque déboucherait sur une mystique de l'immanence : *« Nous sommes déjà dans le Royaume ; l'éternité, c'est maintenant ».*

Il devenait donc séduisant de superposer ce concept de spiritualité athée et celui d'une chevalerie universelle, spirituelle et mystique, elle-même dégagée de la gangue chrétienne dans laquelle l'a enfermée l'Occident. Ceci est en lien direct avec l'article précédent qui tentait de connoter des chevaleries, asiatique ou africaine, susceptibles de s'être développées sans perspectives déistes précises, rédemptrices, surnaturelles, etc.

N.B. : A noter que « L'esprit de l'athéisme » est peut-être plus à entendre, sous la forme de ses trois CD, qu'à lire dans un texte paraissant, au moins en ses débuts, un peu longuet et enfonceur de portes ouvertes.







« *fidélité chrétienne* » par les aspects sentimental et culturel qui ont entouré sa formation et son éducation. Mais il atteste également d'une posture « *d'athée fidèle* » proposée pour « *une métaphysique matérialiste, une éthique humaniste et une spiritualité sans Dieu, présentées comme une sagesse de notre temps.».*

Cette prise de position est exactement celle que pourrait revendiquer et définir une chevalerie universelle et d'essence spirituelle, dont la présente série d'écrits tente de cerner l'esprit. Quelles en seraient les conséquences pour les dernières formes de manifestations qui en soient connues, par leurs origines et leurs vécus occidentaux, à savoir, la Franc-maçonnerie ?

Une maçonnerie chevaleresque non déiste ?



Les réflexions des articles précédents, et les échanges les prolongeant, ont souligné les limites aux évolutions possibles dans le cadre des diverses formes de la Franc-maçonnerie, évolutions aussi bien individuelles que collectives. Evolutions vers une finitude de nature spirituelle, donc et pour beaucoup, devenues étrangères à la notion actuelle de Franc-maçonnerie. C'est toutefois un peu oublier qu'à son origine celle-ci fût profondément croyante. Mais alors et pour rester cohérent avec une position de neutralité spirituelle et religieuse, il ne faudrait pas se laisser embarquer dans des Hauts Grades d'essence chrétienne, quoiqu'on en dise et qu'on en veuille ! Chrétienté peu perçue ou alors trop mal vécue par nombre de Frères soucieux de prendre leurs distances face au religieux, dogmatique ou non, voire au simple déisme. Nous serions dans une totale confusion.

La Franc-maçonnerie est indispensable en sa qualité « *d'une des dernières voies initiatiques occidentales* », telle que la qualifiait René Guénon. Elle devrait donc être explorée par tout être en recherche, messieurs ou dames, hors des courants religieux traditionnels. Explorée, c'est-à-dire connue intimement, par une présentation de candidature suivie d'enquêtes et d'une réception, dite initiation. Quelques années passées « *sur les Colonnes* » pour pénétrer et intégrer une certaine modification d'angle de vue. Puis arrive un choix : est-ce que l'on se laisse aspirer par les Hauts Grades ou, préférera-t-on approfondir sa seule maîtrise dite au 3e degré ?







Eventuelle et très sage décision à prendre, surtout si l'on a conscience, et ce serait bien dans le propos du présent sujet, de la faiblesse des apports de trop nombreuses Loges où trois ou quatre années de présence, plus ou moins assidues, seraient jugées acceptables pour former un « Maître ». Vaste plaisanterie, sauf à estimer qu'une telle élévation soit acquise avec le même cœur et le même acharnement que ceux afférents à des formations professionnelles complémentaires (voir Conservatoire des Arts et Métiers…). Franc-maçonnerie ou initiation, les deux n'étant pas obligatoirement identiques et superposables, se travaillent, se « maturent », se méditent d'une façon quasi quotidienne et non lors de seules rencontres mensuelles ou bihebdomadaires.



Est-ce alors qu'une réflexion et des expérimentations seraient loisibles autour du thème d'une possible chevalerie universelle non déiste ? Cette absence de déité étant précisée car, pour les croyants très ancrés dans leur foi, existe ce Rite Ecossais Rectifié devant pleinement leur convenir.

Comment aborder cette réflexion et ces expérimentations ? Les pages suivantes tenteront quelques esquisses de propositions. Elles ne sont ni définitives, ni fermées et de nombreux autres apports seraient souhaitables et espérés.

DES POTENTIALITES CHEVALERESQUES INATTENDUES

Dans ces articles, concernant la quête d'un esprit de chevalerie il a été tenté d'échapper au cadre trop étriqué des images d'une seule chevalerie occidentale, à fondements chrétiens suivie de ses déliquescences maçonniques. L'ouverture à l'Orient et à l'Afrique montrait d'autres possibilités tendant vers un certain universalisme. On peut continuer à théoriser sur la notion chevaleresque en la projetant vers certaines de ses possibilités inattendues. Pour cette recherche très élargie, un regard libéré découvre quelques prémices fondamentales. Il s'agit tout d'abord de les dénoter par leur aspiration aux pratiques de détachement, de désappropriation, de désintéressement. Pratiques aussi du don de soi, du don à l'autre. Ce regard élargi peut parfois s'appuyer sur l'humour de certaines conjonctions imprévisibles. En voici quatre aspects assez contrastés.







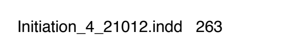
La chevalerie idéelle d'un… goéland !

Par son concept même, la notion de chevalerie spirituelle universelle et mystique ne peut être que de l'ordre du rêve, voire totalement utopique. Alors, utopie pour utopie, rejoignons celle de l'aviateur-écrivain américain Richard Bach qui, en 1970, publiait son *Jonathan Livingston Seagull.* Devenu un des grands classiques de la littérature métaphorique, cet ouvrage peut aussi se prêter à une lecture de nature chevaleresque. Tentons-la.

Un jeune goéland, d'un genre ordinaire, ne se sent pas spontanément de « stricte observance » par rapport à sa tribu constituée en clan. Celle-ci s'est attribuée une sorte de décharge à ordures où ses membres s'ébattent en quête des seules nourritures terrestres. Mais le jeune Jonathan ressent qu'il a été doté d'ailes pour se livrer, essentiellement, au plaisir et aux joies du vol, de son ivresse dans la montée vers les éthers, de son économie en phases horizontales et prolongées, comme de sa force lors de plongées vertigineuses. En permanent et parfait autodidacte, Jonathan progresse dans une véritable ascèse vers la maîtrise des lois de l'aérodynamisme. Abordant sa vie de simple oiseau de mer, ce goéland reste sans doute inconscient que ses aspirations le font entrer dans une des formes des voies de réalisation, aussi bien physiques qu'éthiques ou spirituelles. Détaché des contingences matérielles et nutritives propres à son espèce, dont le sobriquet « goéland » rend bien l'aspect boulimique, pleinement immergé au sein des éléments naturels qu'il pénètre, sa soif d'absolu l'entraîne vers une mystique fusionnelle avec les éléments.

Jonathan Livingston s'avère donc comme un être prédestiné, par la nature de ses aspirations ainsi que par son besoin permanent d'élévation. Nous retrouvons là cette forme de « supplément d'âme » qui génère spontanément le début d'un état chevaleresque. Celui-ci resterait néanmoins embryonnaire s'il n'était encouragé et développé par d'autres précurseurs prenant en charge le néophyte. C'est ce qui arrive au pauvre Jonathan, exclu de son clan pour comportement déviant. Un jour, il rencontre des *oiseaux d'argent, « purs comme la lumière des étoiles »,* sorte de chevaliers-volants ayant acquis la pleine maîtrise de l'art du vol. Leur communauté élitiste va reconnaître et adopter le nouveau venu à qui elle







proposera un environnement épanouissant. Et le conte se poursuit avec la montée en grade et en sagesse d'un Jonathan mature, puis vieillissant tout en transmettant les enseignements de sa longue vie.

Un point, peu souligné, reste amusant à noter. C'est un jeu de mots entre *oiseaux d'argent* et l'espèce commune de goéland qualifiée scientifiquement de *Larus argentatus,* c'est-à-dire argenté. Ceci pourrait signifier que tous les goélands, et tous les hommes le cas échéant, sont en potentialité de se couvrir, voire simplement de se découvrir, revêtus d'une armure d'argent reçue dès la naissance et à laquelle, en temps ordinaire, ils ne prêtent pas attention.

Le conte initiatique de *Jonathan Livingston le goéland* pourrait donc constituer cet archétype de la recherche d'un état chevaleresque impliquant :

- une stricte discipline corporelle et mentale dans la recherche de l'harmonie et de l'efficacité d'une gestuelle.
- un détachement par rapport aux biens matériels et aux pouvoirs et autres honneurs sociaux,
- une aspiration constante à l'élévation de tous les domaines de l'âme et de l'esprit.
- une quête d'immersion dans tous les aspects de l'environnement naturel qui a été offert lors de la naissance. Quête non contrainte par un mythe de fondation, une parole révélée ou un dogmatisme ecclésial. Quête restant néanmoins pleine de la potentialité d'une essence spirituelle et mystique susceptible d'être conduite jusqu'à une forme fusionnelle.
- la finalité de cet état chevaleresque reste une infinie ouverture aux autres, à leur écoute, à la compassion qui doit leur être manifestée, toutes notions contenues dans le vocable : amour.



Une chevalerie universelle mathématique et… mystique !

Les mathématiques peuvent, par leurs prolongements, rejoindre un monde d'exploration presque onirique et où tout serait néanmoins démontrable jusqu'à certaines limites. Si au fil des pages, la chevalerie s'est vue définie comme une communauté d'êtres désintéressés,







lancés dans une quête du meilleur d'eux-mêmes et qu'ils tentent de mettre en action pour les autres, c'est dans une totale désappropriation matérielle que les amoureux des univers mathématiques poursuivent aussi des formes diverses de leur Graal.

Vient de paraître l'ouvrage « *Théorème vivant* » de Cédric Villani. L'auteur est un très éminent mathématicien, médaillé Fields de 2010. Il nous entraîne dans un véritable thriller, sans cadavre, ni assassin, mais où d'implacables enquêteurs poursuivent la piste des dénommés Boltzmann et Landau. Ceux-ci sont des scientifiques coupables d'avoir laissé à la postérité deux magnifiques équations, un brin contradictoires en matière d'entropie. Les faits remontent à 1870 et 1946. Comme il n'y a pas prescription en la matière, l'inspecteur-chef Villani et son adjoint Clément Mouhot se lancent sur des pistes pour tenter de lier les deux délits. Cela nous donne 280 pages de faits et de rebondissements aussi haletants que très autobiographiques.



Quel rapport avec la présente approche concernant un concept de chevalerie universelle et d'une possible actualisation de sa mise en œuvre ? Ce rapport c'est celui du passage, de la pratique à la théorisation d'une notion de la pleine harmonie recherchée. Le goéland Jonathan percevait, de façon plus ou moins intuitive, les principes et les applications de la mécanique du vol. Il s'enivrait de loopings, de tonneaux et surtout de piqués vertigineux. Sans le savoir, l'oiseau dessinait dans le ciel, et dans les trois dimensions, les tracés d'équations à plusieurs inconnues. Il fut long à maîtriser la sortie des piqués par la seule action du bout de ses rémiges, redressement que les aviateurs appellent « ressource ». Pour que la manœuvre soit bien conduite, elle doit s'approcher du tracé d'une parabole parfaite. C'est ce que ressentit et apprit, dans son corps, Jonathan le Goéland. Il ne pouvait savoir être alors que simple point, dans le tracé d'une équation à deux inconnues (la fameuse $y=ax^2+bx+c$ des cours du collège).

Les abstractions mathématiques ouvrent des horizons infinis pour l'esprit, dans son acception de « mental » très rationnel, comme pour l'esprit envisagé dans ses possibilités d'expression de la beauté, de la poésie, de la philosophie et jusqu'à des confins théologiques. Et tout cela dans un total détachement des contingences matérielles,

















Jonathan le Goéland dans les airs,
Cédric Villani dans les maths,
Olivier Saby dans l'administration,
Hiroshige dans l'estampe et le feu.

Autant d'exemples de potentialités
chevaleresques témoignant
d'un désintéressement par rapport
aux valeurs ordinaires.





terrestres, sociales, voire humaines. Pendant longtemps, le mathématicien a été en capacité de se constituer une bulle virtuelle où il pouvait évoluer librement au gré de ses intuitions et de ses compétences techniques.

Tout d'abord la notion de Quête. Comme pour celle du Graal, les chevaliers-quêteurs Boltzmann et Landau sont allés le plus loin possible dans leurs recherches. Ils en sont revenus et en ont témoigné, par des documents codés sous une forme mathématique. A leurs successeurs de se mettre sur les traces, dans la même orientation de départ, tout en introduisant de nouvelles avancées et des croisements inattendus, quoique un peu supputés. Ainsi et depuis des siècles, une forme de la Voie du Graal s'élabore sous une forme totalement abstraite. Elle se construit peu à peu dans un Univers apparemment virtuel et dont on décrypte progressivement les lois pour leur donner une matérialité, voire des applications.



Le second apparentement est livré aux profanes sous la forme de la découverte d'une véritable chevalerie mathématicienne. Leurs membres mènent une quête profondément désintéressée, car dénuée de retombées matérielles immédiates, sauf reconnaissances diverses et propositions de cadres de recherches plus privilégiés. Ils sont passionnés d'intuitions de nouveaux concepts et de leur mise en forme harmonieuse. Leurs recherches côtoient les étoiles, aux deux sens de l'expression, ou plongent au cœur des plasmas. S'ils sont croyants, dans l'esprit du Livre, et à force de décrypter les règles de l'univers, ils pourraient parfois se sentir au plus près de la main d'un dieu-créateur, peut-être même en concomitance avec sa Pensée… voire en complément ou, pourquoi pas, en avance !

Et puis, cette chevalerie mathématicienne a sa Règle, sa hiérarchie naturelle, sa langue, ses usages, sa Tradition. Aujourd'hui, son universalité est établie à travers les connections numériques. Outre l'emploi de la langue anglaise, le codage TEX de Donald Knuth a favorisé les échanges de données et de travaux. Confrérie par confrérie de spécialités, une hiérarchie mondiale s'est progressivement établie dans une reconnaissance mutuelle basée sur la qualité des recherches, des résultats prouvés et de l'élégance, ou du génie, des solutions adoptées. Parfois, deux de ces chevaliers s'étrillent en contestant des propositions, ce sont







alors belles joutes ou tournois face à la communauté assemblée devant ses écrans d'ordinateurs. Et puis aussi des usages, des rencontres, des colloques-convents, des grands-messes avec remises de cordons aux médaillés salués par des acclamations unanimes, dans cette forme de chevalerie de l'abstraction.

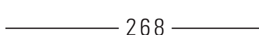
Néanmoins, Albert Einstein, autre génie de la science, relativise l'existence de Dieu et de la religion dans une lettre écrite un an avant sa mort, en 1954. «*Le mot Dieu n'est, pour moi, rien d'autre que l'expression et le produit de la faiblesse humaine. (…) La Bible est une collection de légendes et de contes de fées, certes honorables mais primitives et infantiles*», confiait le Prix Nobel de physique de 1921 au philosophe juif Erik Gutkind.

Un chevalier… des tribunaux administratifs !

Cet en-tête pourrait apparaître comme un gag. Il n'en est pas loin. Et pourtant, le sentiment éprouvé à la lecture du récent ouvrage d'Olivier Saby, *Promotion Ubu Roi,* sous-titré *Mes 27 mois sur les bancs de l'ENA*, se rapproche assez de celui évoqué par l'univers de Jonathan le Goéland. Ici, les prédateurs sont élevés dans une école de Strasbourg où l'on renforce leurs appétits naturels à coups d'auto-compétitions et de sélections. Pour s'accaparer postes, fonctions, pouvoirs, honneurs ou prébendes, ils ont leur décharge, qui s'appelle la France. Elle leur est due, c'est leur dû. Presque congénitalement, dans un tribalisme devenu naturel et dont l'auteur s'effare au fur et à mesure de sa mise en évidence quotidienne.



Notre *Jonathan-Olivier l'énarque* ne peut s'épanouir en de tels lieux. Il les fréquente, en suit consciencieusement les processus, tout en développant un rigoureux quant-à-soi lui permettant une distanciation salutaire. Peu à peu, le lecteur voit naître en l'acteur-auteur une sorte de *Chevalier Blanc* prêt à prendre le contre-courant des pratiques qui l'entourent. Il obéit à ses ressentis profonds, il se sent peu enclin à l'appropriation, il recherche plus noble cause, il aspire à servir. Son goût du droit, donc, en principe, du juste. Son constat de distorsions administratives conduisant parfois à force incohérences, pour ne pas dire délires. Sa répulsion pour la constitution d'une nouvelle aristocratie politico-économico-







administrative, à ses yeux mal fondée sur la seule vertu d'un classement final à l'ENA. Sa conviction que les citoyens doivent être protégés de tels abus ou errements. Tous ces éléments font qu'Olivier Saby va rejeter les critères du clan formé par ses congénères et leurs prédécesseurs douillettement installés dans des sinécures.

La naissance, mais aussi le non-adoubement officiel, du nouveau chevalier seront publiques et ô combien symboliques. Le jour du choix en fonction du rang d'un sacro-saint classement fixant presque une destinée à vie. En le lieu de la représentation de tous les corps d'un Etat compassé et où n'aspire qu'à se momifier la pseudo-élite d'une jeunesse que l'on souhaiterait plus aventureuse. La rupture-éclosion se manifesta dans une justification, froide et courte, mais de fort bonne tenue et dont on ne résiste pas à présenter la conclusion :



« …j'entrais à l'Ecole pour me former à l'administration, y trouver excellence, pédagogie et ouverture d'esprit… L'ENA n'est pas une école mais un sas de vaccination contre les travers de l'administration : incohérence, autocélébration, frustration, ennui, brimades, infantilisation… Monsieur le directeur, vous aviez raison. J'ai pensé partir. Mais en lisant dans une brochure qui nous a été remise que la juridiction administrative protégeait les citoyens contre les abus et les erreurs de l'administration, je me suis dit qu'après en avoir tellement observé ici c'était peut-être là que je retrouverai le sens perdu de ma scolarité. C'est pour cela, monsieur le directeur, que je choisis le corps des conseillers de tribunaux administratifs. »

A noter qu'Olivier Saby était situé dans un « classement » lui permettant d'accéder à d'autres institutions qualifiées de plus prestigieuses, Quai d'Orsay, Bercy ou Inspections générales. Après sa diatribe, l'auteur écrit : «*… j'ai le sentiment de n'avoir parlé pour personne, seulement d'être resté en cohérence avec mon engagement initial, celui qui m'a fait passer le concours et qui m'alertait chaque fois que je commençais à jouir de ma position.*». Un grand pas venait de s'accomplir dans une destinée humaine dégagée de la gangue sociétale où l'on souhaitait la maintenir prisonnière. Peut-être le passage de la chrysalide au papillon ? Souhaitons-lui bon vol et la rencontre d'arts traditionnels lui permettant de pleinement jouir de toutes les formes de libertés physiques, artistiques et spirituelles.







Du même ordre, le récent ouvrage de Martin Hirsch « *La lettre perdue* ». Une sorte d'hymne à l'engagement sous forme autobiographique de celui qui, au terme d'un brillant cursus, présida la « *Fondation Emmaüs* ». Sorte de réparation envers une inégalité des chances de l'avoir fait naître dans un milieu intellectuellement et socialement trop favorisé.

Un chevalier samouraï, soldat du feu, peintre d'estampes.

Rencontre avec l'œuvre d'Utagawa Hiroshige (1797-1858) à la Pinacothèque de Paris (automne 2012). Véritable iconographe de villes et côtes japonaises, cet artiste a laissé 5.400 estampes qui sont autant de pré-photographies de la vie nippone de ces temps. Leurs thèmes, comme leurs cadrages et la sobriété de leurs tons apportent un modernisme qui influencera certains de nos peintres impressionnistes et une photographie naissante.



Cette exposition est aussi la découverte d'un Hiroshige issu d'une famille de samouraïs, dont il reçoit formation et enseignements, mais aussi, famille de pompiers dont voilà une bien curieuse ascendance chevaleresque. En fait, il s'agissait plutôt d'une charge héréditaire, confiée à cette famille de samouraïs du nom de Ando, par le shogun d'Edo et afin qu'elle assume la protection contre le feu de son château, situé alors au centre de Tokyo. Lorsqu'il se consacrera entièrement à l'art de l'estampe, Hiroshige transmettra charge, titre et fonction à son propre fils.

Le cas Hiroshige est représentatif de la fin de cette époque Edo qui vivait, depuis 1603, le gouvernement du Japon par les castes de samouraïs. En 1868, l'ère Meiji mit un terme à leur système féodal et au port du sabre, détruisit un millier de châteaux et n'assuma plus l'entretien de trop nombreux samouraïs, remplacés par une armée régulière. Leurs traditions millénaires se perpétuèrent dans la geste nippone et demeurent un des fondements de cette culture. Il faut rappeler surtout que la qualification de samouraï provient du mot « sabouraü » substantif « sabouraï», c'est-à-dire « servir ». Service certes d'un shogun mais aussi service du faible, peut-être du peuple contre l'injuste. Ce qui le cinéaste Kurosawa illustra si bien dans « *Les sept samouraïs* » véritable épopée locale et filmée.







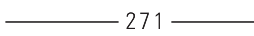
UN CHEVALIER DU CORPS

A plusieurs reprises, il a été rappelé que la formation à la chevalerie commençait, dès l'adolescence, par un apprentissage physique assez rude. Formation dans un cadre familial pour les descendants de familles nobles ou déjà engagées dans une tradition chevaleresque. Ceci est particulièrement valable, même de nos jours, dans les contrées extrême-orientales ou africaines, par les pratiques des arts martiaux et l'initiation à la chasse. L'Occident avait surtout conservé deux aspects traditionnels : la monte à cheval et l'escrime, même hors temps de guerre. L'époque des duels et des combats de cavalerie étant passée, ces deux arts restaient l'apanage de vieilles familles cultivant les traditions militaires et ainsi que celle des cercles d'officiers. L'équitation devenait un loisir et l'escrime une discipline sportive. Certes, il y avait aussi le jeu de paume, la lutte, la natation ou le patin à glace. Sous l'influence anglo-saxonne d'autres activités prirent leur essor, mais l'exercice physique n'était pas l'objet d'un enseignement assidu et d'une pratique tels que nous les connaissons aujourd'hui.



Si l'épanouissement du corps fut rehaussé à un pinacle gréco-antique par le baron de Coubertin, ceci n'a été pas sans une certaine ambiguïté vis-à-vis d'une « race blanche » un peu supérieure et des XIe olympiades de Berlin assez équivoques. En France, l'entraînement physique a connu ses heures de gloire avec le lieutenant de vaisseau Georges Hébert (1875-1957) ayant promu, vers 1910, tout un ensemble de disciplines propres à former et endurcir les troupes de marine. Diffusé sous le nom de « hébertisme », cette doctrine fit la conquête des milieux éducatifs au point que le régime pétainiste la déclara « *Méthode nationale* », hors le quant à soi de son initiateur.

En fait, l'hébertisme prenait la relève d'une gymnastique suédoise ayant fait des adeptes en Europe depuis le début du XIXe siècle et à l'initiative du pédagogue suédois Pehr Henrik Ling (1776-1839). Son objectif était de combiner des gestes classiques de gymnastique et d'y adjoindre des exercices que l'on aurait qualifiés de « kinésithérapie », si le mot avait existé alors. Pehr Ling fut longtemps accompagné d'un Chinois du nom de Ming. Il voyagea avec lui en Europe, tout en recevant les principes des pratiques gestuelles extrême-orientales. Elles vont plus loin que de simples exercices physiques.





Quatre propagateurs des activités physiques.

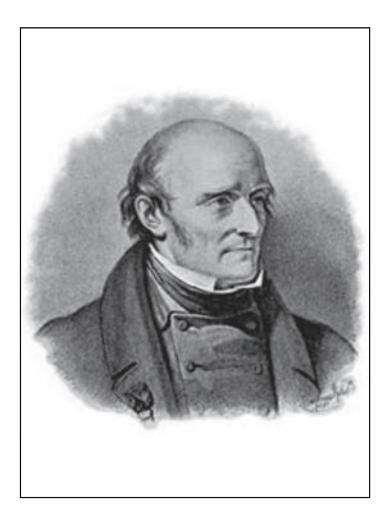


Pierre de Coubertin
1863-1937

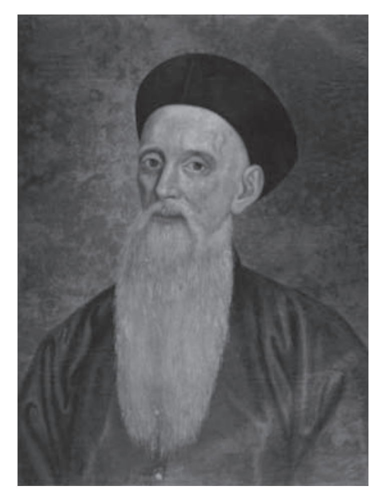


Lieutenant de vaisseau Hébert
1875-1957





Pehr Henrik Link
1776-1839



Père J-M Amiot
1718-1793



Elles ont pour but d'agir sur toute l'anatomie et de stimuler aussi bien les muscles que divers organes internes. Pour cela, les postures s'accompagnent de massages, dits *tuina*. D'où les préceptes de la gymnastique suédoise associant exercices physiques et massages.

A noter, dans cette approche de la chevalerie, que Pehr Ling fut aussi un escrimeur hors de pair et qu'il rendit hommage aux qualités françaises en ce domaine. « *L'idée suédoise est née au contact de l'idée française. L'art de l'escrime, qui faisait partie de la gymnastique militaire des anciens, et dont la noblesse en France conservait fidèlement les belles traditions, était fondé sur des règles qui expliquaient avec précision quels et quels muscles sont mis en jeu dans la pose, dans le mouvement, dans son point de départ et dans son point d'arrêt, pour produire tel ou tel effet déterminé, soit l'attaque, soit la défense.* » [2]. Donc, en un temps où un bretteur suédois célébrait les mérites de l'escrime française, une Franc-maçonnerie en plein développement ravalait l'épée à une simple fonction symbolique. Voilà une belle occasion perdue pour conserver leurs sensations corporelles à de futurs hauts gradés, nantis de tant de chevaleresque.




Il semblerait aussi que notre pédagogue du Nord ait eu connaissance des travaux d'un jésuite français ayant longtemps vécu en Chine. Le Père Joseph-Marie Amiot (1718-1793) arriva à Pékin en 1751 et y demeura jusqu'à sa mort. Il participa à la rédaction de la monumentale somme des connaissances sur la Chine, rédigée par les jésuites et adressée en France sous le titre de : « *Mémoire concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois (par les missionnaires de Pékin)* », publié en quinze volumes, à Paris, entre 1776-1789. La contribution du Père Amiot porta aussi sur une traduction des « *Treize Articles de Sunzi* » plus connu sous le nom « *L'art de la guerre de Sun Tzu* », mais il contribua surtout à faire savoir : « *Le Cong-Fou des Bonzes de Tao-Ssè* », c'est-à-dire « *Le Kun-Fu des bonzes de Lao-Tseu* ». Ce texte était accompagné de la reproduction de planches de diverses postures, planches que l'on retrouve, réactualisées, dans les ouvrages publiés par Pehr Ling. A un bon siècle d'écart, la filiation fut donc directe entre les préconisations suédoises et l'importation de pratiques chinoises.

---

[2] *Rappelé par N. Dally (1792-1862) dans son ouvrage Cinésiologie de 1857.*





Ce rappel historique est intéressant par la conception d'un kung-fu qui n'était pas alors celui du karaté popularisé comme technique de combat total. Ce kung-fu était la mise en pratique physique, anatomique, psychique, thérapeutique, des principes du taoïsme de Lao-Tseu. Soit, une sorte d'enracinement et de purification corporels favorisant les états méditatifs préludant à une quête de vie en équilibre, peut-être même en sagesse…

Le rédacteur des présentes lignes ne voulant passer ni pour un idolâtre de l'Extrême-Orient, ni pour un dénonciateur systématique des manquements occidentaux, quels enseignements retirer des évolutions présentées ?



Tout d'abord, le constat pour l'Occident, et sur deux siècles, de la progression des activités physiques. Elles furent reconnues en tant que disciplines enseignées, au même titre que d'autres plus manuelles ou intellectuelles. Ce qui est un bien. Mais dans le même temps, ces activités physiques régressent quant à une vision globalisante entre les exercices du corps et leurs bienfaits pour l'esprit ou les dispositions à l'éthique. Elles ne retirent aucune des faveurs des enseignements apportés par le Père Amiot, Pehr Ling ou nos connaissances des pratiques taoïstes. Eventuellement, elles sont mises en œuvre pour des relaxations, des préparations du mental et aux seules fins de sublimer, encore, les courses aux records. Les disciplines sportives occidentales méconnaissent, trop souvent, les liens subtils entre l'énergie physique et les influx d'une autre nature et que chacun se doit de découvrir.

Dans le cadre de la possible résurgence des vertus d'une chevalerie contemporaine, il serait peut-être temps que les Frères francs-maçons se réapproprient leurs corps dans toutes ses dimensions. Nombreux sont ceux s'adonnant à des sports très divers et, quelques-uns sont déjà de fervents partisans d'arts martiaux, de yoga ou de méditations. Un jour de St-Jean d'été, deux Frères karatekas présentèrent en Loge des katas traditionnels. L'atmosphère en fût transformée et les assistants bien démunis dans leurs corps devenus, tout à coup, trop pesants. Sans bouleverser les temples en dojos, chacun à la possibilité de pratiquer, de s'exercer à titre individuel et cela… pour son plus grand bien.







UN CHEVALIER DE L'AME

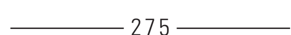
Intelligence, conscience, âme, combien sont floues les tentatives de définition ou de simple préhension entre les valeurs attribuées à ces seuls trois mots. Des volumes entiers pourraient leur être consacrés et, d'ailleurs, leur ont été consacrés. On se retrouve donc bien démuni pour aborder ces concepts dans le cadre d'un simple article très général.

Si l'intelligence est conçue, selon une étymologie approximative, de « *ce qui lie entre* », on se détache déjà un peu des simples tests de QI, se voulant seule mesure des formes de cérébralité logique. Nous ressentons bien que l'activité neuronale est capable de toutes autres manifestations moins rationnelles et qui font aussi le sel de la vie. Le QI a assez peu à voir avec les émotions artistiques ou amoureuses, et heureusement… Même si une tendance scientifique souhaiterait mettre en évidence les productions d'enzymes favorisant ces types d'émotions. A quand la pilule adéquate ? Un quatuor de Beethoven entendu après l'absorption d'une gélule et déclenchant un irrépressible appel envers la trop charmante altiste d'un ensemble à cordes…



Dans un cadre évolutionniste, les paléo-neurosciences tentent de percer les mystères de l'apparition et de la montée de la notion de conscience chez les êtres humains. Nous n'en sommes encore réduits qu'à des hypothèses tant les traces écrites, nos sources habituelles pour sonder le passé, nous font défaut. Les *homo faber* jusqu'à *l'homo faber imaginis* de Lascaux sont-ils déjà des êtres « conscients » ? Conscients dans le sens de cette distinction entre un bien et un mal fondements d'une éthique ? C'est dans cette indécision que les approches autour de « la loi naturelle », viennent quêter des considérations à l'introduction de formes d'âme dans des corps humains. Les prémices d'un ressenti de ce qui doit être respecté, d'un début de sacralité, mais peut-être pas encore d'un divin. Ceci préludant, ou se confondant, avec la vie en groupe, ses peurs ancestrales, ses premières inhumations et une ébauche de l'origine des cultes des morts. Voilà beaucoup d'imprécisions et d'attentes qui resteront, sans doute, jamais définitivement satisfaites…

Qu'en est-il pour un chevalier de notre temps et sans aspiration particulière à une doctrine déiste ? Quelle perception de l'âme ?





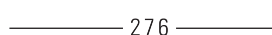


Nous avons vu qu'un physique de chevalier, discipliné et astreint à certaines formes d'exercices, dégageait des capacités aussi bien d'efficacité au combat que d'harmonie dans des postures et des enchaînements rythmées de figures convenues. De l'escrime aux arts martiaux traditionnels asiatiques, le bas du corps s'enracine au sol pour fonder son équilibre alors que le haut s'enroule dans les spirales de coulées harmonieuses. C'est l'impression qu'un spectateur ressent à la vue de telles démonstrations. Impressions identiques lors de la contemplation des évolutions d'un ballet classique occidental et encore plus à celle des danses khmères. En fait, dans tous ces cas il s'agit d'une harmonie omniprésente dans la gestuelle, comme par les rythmes, et encore amplifiée lorsque s'y mêle ceux des sons.



Pourrait-on envisager que se dégagerait ainsi une sorte d'âme de la danse, d'âme de la gestuelle, d'âme du mouvement, d'âme du corps ? Les diverses formes de gymnastiques chinoises semblent avoir pour seul but de découvrir, de se mouler ou de se couler, dans des sortes de courants d'une *énergie* naturelle, bien mystérieuse au demeurant. L'enracinement des pieds au sol et la mouvance du haut du corps rejoint les notions de *yin* et de *yang*, appréciés comme matière et esprit, quoique ce ne soit pas tout à fait exact. Les deux éléments, brassés dans une gestuelle appropriée, reforment le *qi* (chi) c'est-à-dire un souffle originel à l'œuvre dans toutes choses. C'est la base et le but du *qi-gonq,* discipline dont plusieurs formes permettent d'appréhender cette sensation. Elles sont difficilement imaginables par un esprit cartésien ou très rationaliste. Mais, c'en est ainsi pour l'odeur de la rose ou les saveurs de l'amour, comment pourraient-elles être perçues sans y avoir soi-même goûté ?

De bons esprits assez religieux réfutent parfois qu'il ne s'agirait que de mode, voire d'un *New age* attardé. Oui, attardé de plus de trois mille ans dans certaines contrées… Et mode toujours pratiquée par quelques millions de personnes, dont on ne peut que constater le maintien d'une finesse de silhouette et celle de la souplesse des gestes à l'heure des cheveux blancs. Que nos obèses modernes en retirent exemple et aussi quelques preux chevaliers symboliques dans un peu de savoir-faire envers leur corporalité. Même si cette «*énergie naturelle* » ne devrait être perçue que comme une forme d'autosuggestion…







Il est à remarquer qu'une notion d'âme, dans cette conception taoïste, n'est pas du même ordre que la perception divine que pourrait en avoir un chrétien. L'âme ne s'oppose ni au corps ni à la matière. Elle n'est pas dans une confrontation de dualité mais, au contraire dans une complémentarité. Elle est élément du souffle originel, donc celui de la vie dont jouit le corps. C'est cette perception que développent les exercices fusionnant *yin* et *yang* dans le *chi*. Et si le chi est à l'origine de tout, il reste dans tout, dans l'ensemble de la nature, dans chaque posture harmonieuse comme dans chaque attitude de combat, dans les mouvements du pinceau du calligraphe ou celui de l'aquarelliste, dans la gestuelle du maître de thé ou le tracé des jardins zen.



La pratique de l'animation du *chi* entraîne sa perception sous ses formes les plus diverses, entre autres lors d'immersions dans les milieux naturels. Sans rejoindre une forme de panthéisme, la nature devient perceptible dans des sortes de rayonnements vibratoires qu'un corps éduqué sait percevoir. On comprend mieux alors la plénitude manifestée dans l'idéal des chevaliers lettrés formés aux principes taoïstes ou dérivés. Ils deviennent aussi aptes au combat, à la formation d'une éthique intérieure, qu'aux arts paisibles les plus raffinés. C'est ce qui aura manqué à l'Occident pour que sa chevalerie, même chrétienne et même lettrée, puisse s'extraire d'une seule et stérile dualité. Il lui aura manqué cette âme naturelle, non support d'un divin mais manifestation de la vie en son ensemble et intermédiaire pour une possible approche spirituelle.

C'est dans cet espace, entre activités physiques et spéculations spirituelles, qu'il faudrait rechercher la part d'âme de possibles chevaliers non déistes. La difficulté occidentale est sa perte, son oubli ou l'éventuelle non existence de telles perceptions. Il peut apparaître curieux qu'elles n'y aient jamais été ressenties. La plupart des temples anciens, ou des églises chrétiennes qui leur furent substituées, sont fondées sur des lieux telluriques aux vibrations particulières ; généralement aux croisements de filons d'eau souterrains. Ceci est bien connu des « sourciers », forme résiduelle des ex-sorciers, et même pratiqué par un aussi honorable scientifique de haut vol que fut Yves Rocard, père d'un homme politique renommé. Il en publia trois ouvrages, dont un dans la collection « *Que sais-je ?* », tous plutôt contestés...







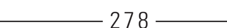
Le Père Amiot avait transféré ces éléments d'une perception oubliée, Piehr Ling tenta ensuite une approche aussi sportive que semi-médicale, ses continuateurs Dally père et fils l'ont formulé dans leur *Cinésiologie*. Aujourd'hui, que retrouver ?

Sans aduler les arts orientaux, il faut reconnaître la place qu'ils ont conquise en Occident. Alors, pourquoi ne pas en bénéficier ? Les associations, les centres, les cours sont multiples. Yoga, tai-chi ou qi gong, karaté-do, kung-fu ou aïkido, tous sont à la portée de tous. Y compris de futurs chevaliers-maçons désireux d'élargir, à une autre dimension, leur perception de ce qui n'est, pour l'instant, que simple titre ou grade symboliques. Là, il serait véritablement retrouvé un esprit de chevalerie intégrant le corps et la naissance d'un comportement d'âme, dignes de cet état. Comment ? Par de la simple information et, puisque que nous avons surtout évoqué les milieux maçonniques, une « planche » annuelle pourrait rappeler ces fondamentaux chevaleresques et comment les acquérir.



UN CHEVALIER DE L'ESPRIT

Bien dans son corps, bien dans son âme, un chevalier contemporain et non déiste pourrait-il se concevoir « *bien dans son esprit* » ? Autrement dit, existerait-il un succédané à cette irrépressible besoin de projection, de sacralité ou de divin inhérent à l'état humain ? Ce besoin de projection peut se concevoir par le mot eschatologie dont l'étymologie grecque est *« discours sur la fin des temps ».* Il relève autant de la théologie que de la philosophie. Ce peut être un futur du monde dans une perspective de sa fin possible, aussi bien qu'une potentialité d'avenir personnel après une fin terrestre. Or, tous les êtres humains, depuis sans doute l'apparition de leur conscience, sont préoccupés par cette notion de finalité individuelle ou collective. Un chevalier digne de ce nom ne saurait s'y soustraire et, dans un cadre occidental médiéval, sa christianité lui apportait tous les éléments d'une eschatologie recherchée. Il devrait en être de même aujourd'hui pour un chevalier-maçon à la foi assurée. Mais pour les autres ? Pour ceux qui seraient atteints d'évolutionnisme aigu, de réalisme scientifique, d'assurance que tout se passe sur cette Terre et en cette vie, une eschatologie serait-elle néanmoins envisageable ?





S'ils sont des convaincus fervents d'un évolutionnisme de la vie terrestre, les données actuelles doivent déjà les combler et cela en l'attente de découvertes futures apportant quelques nouvelles pierres manquant au grand édifice de l'humanité. Depuis les premiers acides aminés générant des promesses de vie, jusqu'à l'exubérance manifestée par notre monde actuel, paraissant saisi de folle frénésie, quel chemin parcouru ! Et en même temps quelle variété dans toutes les formes du vivant. On ne cesse de s'en émerveiller et comment un chevalier, ouvert à toutes sortes de sensibilités, ne saurait en être exalté ? Il y aurait-il là le début d'une autre foi que celles proposées par des mythes devenus religions révélées et manifestées ? Une foi dans une réalité issue « *de hasard et de nécessité* » comme l'avait exprimée un scientifique français, il y a déjà quelques temps ; mais formule aussi attribuée à l'antique pensée de Démocrite. Une foi placée dans cette espèce humaine dégagée de tant d'épreuves pouvant l'anéantir à jamais et auxquelles elle survécut néanmoins. Une foi supputant qu'un tel destin ne pourrait en rester là et que, désormais, l'humanité tout entière se doit d'en prendre soin et responsabilité ; d'autant qu'elle en semble devenue maîtresse.



Dans le dernier demi-siècle ces notions sont apparues comme indispensables pour préserver un équilibre très lentement acquis. Les mises en garde, les alarmes se sont succédées. Depuis une trentaine d'années elles sont prises très progressivement en considération, satellites et télécommunications générant la conscience d'une Terre limitée, face à l'expansion humaine. Expansion humaine et surtout expansion des besoins de toutes natures, pour satisfaire et prolonger un système économique «mondialisé» et très déséquilibré. Des modifications importantes de comportements sont nécessaires, de meilleures et plus justes répartitions aussi. Il ne sera pas question, ici, de prendre la suite de trop de Cassandre ou d'illuminés d'une décroissance jugée indispensable. Quoique, crise se prolongeant, le ralentissement s'opère de lui-même, avec les casses humaines induites. Mais il nous faut constater que si les bilans abondent, les solutions proposées restent trop souvent au stade des généralités bienveillantes. Ces constats portent des titres éloquents : du « *Dérèglement du monde* » d'Amin Malouf au récent « *La guérison du monde* » de Frédéric Lenoir en passant par les blogs de Paul Jorion et autres,





il y a matière à désespérer d'un avenir sans grandes perspectives de modifications immédiates. L'on en revient à ces vers de Leconte de Lisle dans Poèmes barbares, vers prémonitoires et composés en… 1862 :

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où, sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,

Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches.

N'est-ce pas de pleine actualité ? Tenter de retourner une telle tendance, à son niveau personnel, n'est-il pas de l'ordre de cette eschatologie non déiste, mais dans une foi en une finalité harmonieuse de l'humanité et recherchée pour donner un sens quasi spirituel à une vie chevaleresque ?




TRAVAILLER A REENCHANTER LE MONDE.

Aux «*suprêmes ennuis*» évoqués par le poète, répond l'en-tête du chapitre « Réenchanter le Monde » (p.238) de l'ouvrage de Frédéric Lenoir cité plus haut. En fait, cette expression est reprise du titre d'un livre publié en 2001 par le philosophe et sociologue Jean Staune[3], ouvertement chrétien et considéré comme néo-créationniste. Il voulait prendre le contrepied de la conclusion, à son avis trop scientiste, de l'essai de Jacques Monod de 1968, « *Le hasard et la nécessité* », se terminant par ce constat : *« L'ancienne alliance est rompue, l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'Univers où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. A lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres. ».* Entre Royaume et ténèbres, entre celui d'un hypothétique Dieu de la Foi et celui des seuls hommes, ces derniers ne peuvent-ils se fixer un but collectif les conduisant vers harmonie, joie et amour ? Utopie certes, rêve totalement irréalisable. Mais se l'imaginer, l'intégrer à sa vie, tenter de le mettre en œuvre à titre personnel et en toute simplicité, constitue un objectif possible et digne

[3] *Egalement titre éponyme pour Michel Maffesoli, 2007, Le Réenchantement du monde.*



d'un chevalier moderne non déiste. Car il existe, pour lui, une possibilité de se considérer comme prolongateur et dépositaire de la longue lignée des vies antérieures, prises dans leur sens évolutionniste, et l'ayant conduit à ce qu'il est aujourd'hui. Ceci est une grande responsabilité à assumer durant un simple, seul et court passage terrestre. Il se doit d'en prendre conscience et de magnifier cet état humain en le portant au plus haut de ses possibilités. Cela sur tous les plans dans lesquels peut s'exercer son génie propre, ou les talents qui lui ont été octroyés par la nature.

C'est ainsi que son hymne chevaleresque doit pouvoir joindre sa voix au *Chant du Monde,* comme la tapisserie éponyme de Lurçat, exposée dans l'ancien hôpital St-Jean d'Angers, débute sur le drame d'Hiroshima pour remonter vers l'harmonie de la création, l'intelligence humaine et ses capacités poétiques. Un chant omniprésent et que l'humanité est parvenue à conduire à la désespérance et au *désenchantement*. La pente est désormais à remonter. A moins que les traditions chevaleresques ne se soient maintenues en permanence sur certains sommets, d'où elles contemplent les désastres ambiants. Position élitiste diront certains, mais position acquise dans la clarté d'un désir bien orienté et sublimé à travers les exercices, les entraînements, les ascèses et la sensibilité aux diverses formes d'arts. Cette force d'âme est en chacun pour qu'il la découvre, la mette en œuvre et la conduise à bon port dans une vie convenablement construite.




« *Travailler à réenchanter le Monde* », n'est-il pas un beau projet de nature chevaleresque ? D'autant, qu'en milieux maçonniques, filières de chevaleries par excellence, on sait ce qu'il en est de « *Travailler à la Gloire du Grand Architecte de l'Univers.* »[4] Voilà donc un objectif séduisant pour une maçonnerie en quête de nouveaux buts. Les grands combats de société ont été menés à bien, d'autres lui échappent mais les structures demeurent. Il ne s'agit donc pas, pour elle, de constituer de nouvelles structures ou de modifier ses règles. Tout est en place, il ne manque qu'une orientation différente du regard ; celui porté sur le sens véritable de multiples grades de chevalerie. Au lieu de les laisser se diluer

[4] *Rappel : gloire n'étant pas une vaine gloriole, mais « rayonnement » au sens architectural du terme.*





dans l'approche de mythes, créés de toutes pièces, pourquoi ne pas retrouver l'esprit de cette chevalerie universelle qu'il a été tenté de quêter au cours des articles précédents ? Chaque maçon, ou ex-maçon, est en mesure d'effectuer cette démarche.

UNE MYSTIQUE CHEVALERESQUE NON DEISTE ?



Nous avons vu que les chevaleries d'Extrême-Orient s'étaient dispensées de religions révélées, au profit d'attitudes de réalisation plutôt philosophiques. Même en Chine contemporaine ces adeptes du taôisme peuvent constituer de véritables armées pacifiques. Ce fut le cas le 25 avril 1999, lorsque le monde découvrit, avec une grande stupéfaction, l'encerclement du siège du gouvernement chinois par 10.000 pratiquants de *qi gong.* Pendant une demi-journée, sans banderoles ni slogans, ils demandèrent la libération de certains d'entre eux et le droit de pratiquer librement le Falun Gong. Ce nom de mouvement les a fait assimiler à une secte et la propagande officielle a annoncé qu'ils seraient 80 millions en Chine, c'est-à-dire plus nombreux que les membres du parti communiste ! En fait, il semblerait que l'on voulait totaliser tous les adeptes des arts physiques anciens. Néanmoins, cette manifestation, pacifique et publique, montra le dynamisme dégagé par une pensée traditionnelle et sa mise en œuvre dans une ascèse chevaleresque, individuelle et discrète.

On ne peut manquer de tenter une comparaison avec les réseaux maçonniques mondiaux, dont les membres sont plusieurs millions. Maçons ou ex-maçons d'ailleurs, car on le demeure toute sa vie, au moins en souvenir du temps passé en Loge. Par rapport à toutes les associations ou organisations caritatives citées plus avant, la Franc-maçonnerie a l'avantage de créer une certaine unité entre ses membres sous le concept de fraternité. La perception d'une finalité chevaleresque, telle que conçue d'une façon non occidentale, rejoindrait les buts originaux de ces mouvements d'entre-aide, de solidarité puis de pensée, nés d'un XVIIIe siècle des Lumières. Il serait intéressant de renouer avec l'ensemble de la chaîne de la tradition et d'imaginer quelle force d'entraînement constituerait une telle masse maçonnique. Cela ne relèverait pas d'obédiences, de Loges ou de hiérarchies diverses, mais simplement d'une prise de conscience individuelle.







Une perception que les enseignements maçonniques peuvent avoir une portée élargie à un tout autre horizon. Une perception qu'à partir de tous ses membres-chevaliers, la Franc-maçonnerie pourrait retrouver une finalité qu'elle semble avoir perdu dans trop de diversités ou d'insuffisances.

Libérée de sa christianité, une chevalerie maçonnique bien comprise saurait accompagner la mouvance chevaleresque universelle. Elle en aurait les mêmes ressentis sur les divers plans de l'être. Elle en aurait les mêmes espérances pour l'avenir de notre humanité. Elle en aurait le même amour d'un vivant à protéger, à respecter, à développer.

Cette immense responsabilité qui incombe à tous les êtres de conscience. Cette foi dans un prolongement à donner à une humanité, dont l'espèce humaine devient désormais dépositaire. Cette aspiration à prolonger, à tirer vers le haut l'évolution de notre espèce, devient notre plus ardente obligation.



Il y aurait quelque chose de mystique dans de telles aspirations. Mystique dans le sens d'une confusion, d'une fusion avec cette humanité que l'on ressent pleinement et par tous les pores. Et cette mystique mérite d'être vécue pour que le chevalier moderne se sente, un jour, réalisé dans sa simple vie d'homme ou de femme.

Dans l'éditorial du présent numéro, notre rédacteur en chef, Yves-Fred Boisset, informe les lecteurs de *L'initiation* que les conditions de réalisation et d'expédition, sous la forme «papier » actuelle, ne sont plus possibles. Un temps se clôt et, puisqu'il ne s'agit que d'une question de forme, la dernière page imprimée se tourne et la Revue continuera avec des mégaoctets…

Dans cette période de transition, je souhaite remercier Yves-Fred Boisset pour le dévouement et l'efficacité avec lesquels il a tenu les rênes. Je le remercie également pour la confiance et la liberté d'expression qu'il a su accorder à ses intervenants.

J'éprouve une certaine émotion par cette coïncidence entre le point final d'une série d'articles et ce terme d'une forme traditionnelle qui nous était si familière.

Donc, bon vent numérique à la nouvelle formule et à ses lecteurs

Merci Yves-Fred et merci à toute l'équipe de L'Initiation.

Jean-Albert Clergue - ja.clergue@orange.fr





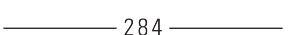


Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Serge Caillet et Xavier **Cuvelier-Roy** nous offrent un très fructueux et savant échange sur le martinisme en un ouvrage qu'ils ont cosigné et dont le titre est à lui seul emblématique d'un des grands courants de la spiritualité occidentale : ***Les Hommes de Désir***[1]. Nous connaissons l'attachement de ces deux auteurs pour Louis-Claude de Saint-Martin, sa pensée et son œuvre, et nous savons également l'étendue de leurs connaissances dans tout ce qui se rapporte à l'histoire des mouvements qui en perpétuent la mémoire avec plus ou moins de fidélité. Tout au long de ce livre riche en documentation, Xavier pose une batterie de questions à Serge, sans doute le plus grand spécialiste actuel du martinisme et de la franc-maçonnerie, dont les réponses permettent d'éclairer une histoire pas toujours préhensible par le simple étudiant. Ainsi, revivent quelques personnages inoubliables que les plus anciens d'entre nous ont eu le bonheur de côtoyer : les deux Robert, Ambelain et Amadou, inséparables dans nos mémoires même si leur amitié connut quelques *soubresauts* par ci par là, Philippe Encausse, Serge Hutin, Gérard Kloppel, etc. Visitant le martinisme du XVIIIe siècle à nos jours, les auteurs ont, dans un esprit salutaire de clarification, pris grand soin de suivre la chronologie des événements marquants de cette « Histoire » passionnante qui voit défiler les éminentes figures de l'ésotérisme traditionnel. Chaque époque a laissé son empreinte et participé à la conservation et à l'enrichissement du « flambeau » qui est venu nous éclairer à notre tour. Fort à propos, Serge Caillet reprend les « Annales martinistes des origines à nos jours » lesquelles avaient été précédemment publiées par l'Institut Eléazar[2]. Un cahier de photographies et un index bibliographique complètent cet ouvrage devenu dès sa parution incontournable.

« *Peut-on devenir franc-maçon quand on est chrétien ?* Voilà une question qui en a intrigué plus d'un et fait couler à ce jour des litres et des litres d'encre pas toujours… *sympathique*. **Jean**

[1] « *Le Mercure dauphinois », septembre 2012 - 240 pages, 17,50 €.*
[2] *www.**institut-eleazar.**fr/*











Lancelin apporte quelques éléments de réponse en un ouvrage autobiographique : ***Chrétien et Franc-maçon***[3]. L'auteur, élevé en milieu catholique militant et violemment antimaçonnique, est en recherche d'un idéal et il s'est mis en quête d'une « *adhésion maçonnique conforme à ses idéaux moraux et chrétiens* ». Fort instruit en histoire de l'Église catholique et en droit canonique, ses rencontres successives avec monseigneur Roncalli (à l'époque futur Jean XXIII) et le révérend père Michel Riquet, prédicateur de renom et très proche d'une certaine maçonnerie, l'inciteront à entrer dans une obédience maçonnique déclarée chrétienne. Personnellement, ayant toujours été préservé de ce genre de questionnement et m'étant bien gardé de confondre « christianisme » et « catholicisme », c'est-à-dire de prendre *la partie pour le tout* (importante nuance que semble négliger l'auteur), j'ai eu bien du mal à suivre le récit de la démarche de Jean Lancelin. Cette sorte de préjugé et de doute est étrangère à ma propre culture. Je souligne toutefois que cette remarque n'enlève rien à l'intérêt des propos développés dans ce livre.

S'il est un sujet récurent en franc-maçonnerie, c'est bien celui de l'initiation des femmes. Comme je ne suis pas de ceux qu'insupporte la présence des sœurs, je dirais volontiers que **Jan Snoek,** auteur d'un volumineux ouvrage titré ***Le rite d'adoption et l'initiation des femmes en franc-maçonnerie***[4] et sous-titré « Des Lumières à nos jours », n'a pas à convaincre le convaincu que je suis devenu après avoir patiemment démonté l'un après l'autre les arguments des *antiféministes* en franc-maçonnerie et ailleurs. L'auteur, s'appuyant sur une documentation fournie et sans faille, retrace dans le détail l'histoire des différentes étapes qui ont conduit les femmes d'abord dans des loges dites d'adoption étroitement contrôlées par des loges masculines jusqu'à leur autonomie au sein de loges régulières regroupées en obédiences spécifiques. Il est vrai qu'au « Siècle des Lumières » qui n'était quand même pas sans *ombres*,

[3] *Éd. Dervy, septembre 2012 - 162 pages, 15 €.*
[4] *Éd. Dervy, octobre 2012, 642 pages, 25 €.*







les femmes étaient tenues en général à l'écart de la vie sociale et, en particulier, des mouvements initiatiques, telle la franc-maçonnerie. Cependant, souligne Jan Snoek, *« vers 1750, nombreuses furent les femmes initiées comme les hommes, jusqu'à ce que le Grand Orient de France promulgue, en 1774, un rite dit d'adoption régissant les loges du même nom, celles-ci étant les seules désormais à pouvoir recevoir des femmes ».* Il faudra alors attendre deux siècles pour que la franc-maçonnerie féminine soit reconnue à part entière et que les sœurs jouissent des mêmes droits que les frères. Dans sa postface, Denise Oberlin, Grande Maîtresse de la Grande Loge Féminine de France (GLFF) note que, à ce jour, peu d'historiens se sont penchés sur *« le pan féminin de la franc-maçonnerie et que beaucoup d'erreurs ont été véhiculées ».* Ce qui relève encore l'intérêt de cet ouvrage qui sera désormais indispensable.

Georges Lerbet nous entrouvre les portes d'un des rites maçonniques les plus pratiqués dans le monde : le Rite Écossais Ancien et Accepté (REAA) en nous présentant ***Les 33 degrés Écossais et la Tradition***[5]. Cette troisième édition est préfacée par Yves Hivert-Messeca, historien de la franc-maçonnerie. Les titres des chapitres sont explicites : « De la matière à l'esprit », « La spiritualisation de l'homme », « L'incarnation de l'esprit », « La connaissance objective », « La pratique énergétique », « La quête du magistère ». Ce cheminement est celui du franc-maçon sincère et conscient du caractère initiatique de la franc-maçonnerie qui est propre à le conduire de l'état brut qui est celui de l'homme ordinaire au magistère qui fait de lui un « nouvel homme ». L'approfondissement du rite et de ses structures ésotériques donnent à la démarche maçonnique tout sa raison d'être.

Une préface de Jacques d'Arès introduit l'œuvre magistrale de **Jean Phaure** primitivement éditée en 1973 sous le titre suivant : ***Le Cycle de l'Humanité Adamique***[6]. On ne présente plus Jean Phaure, un des grands exégètes contemporains de la tradition

[5] *d. Dervy, octobre 2012 – 270 pages, 17 €.*
[6] *Éd. Dervy, octobre 2012 – 620 pages, 23 €.*





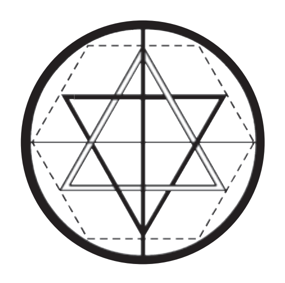




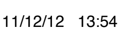
ésotérique disparu il y a juste dix ans. Son œuvre littéraire lui survit et lui survivra longtemps. Le présent ouvrage qu'il appelle modestement en sous-titre : « Introduction à l'étude de la cyclologie traditionnelle et de la fin des temps » constitue une vaste fresque qui couvre douze mille ans, de l'Âge d'Or, temps de la connaissance spirituelle et de l'harmonie parfaite, jusqu'à l'âge de fer (ou Kali Youga) où triomphent l'ignorance, l'égoïsme et le mal, après avoir connu successivement les âges d'argent et de bronze. On aura reconnu sans peine que cet âge de fer est bien celui que nous vivons ; il suffit de regarder autour de soi et… en soi. Bien entendu, cette manière d'aborder l'histoire de l'humanité est étroitement liée aux enseignements bouddhistes et hindouistes et plus spécialement aux Védas. Jean Phaure prévoyait une *« conflagration (cataclysme cosmique, guerre ou autre) qui purifiera l'humanité pour permettre le commencement d'un nouveau cycle, donc d'un nouvel Âge d'Or ».* Est-ce pour le fameux 21 décembre 2012 ? Comme il est peu probable que nous puissions livrer ce numéro de la revue avant cette date « fatidique », nous ne le saurons peut-être jamais…



Pour poursuivre avec Jean Phaure, signalons que le numéro 450 (3e trimestre 2012) de la revue « Atlantis »[7] lui rend hommage à travers les « secrets de Paris ».



[3] *30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes.*





Les chemins de Saint-Jacques

Ils partaient aussitôt que montait l'horizon
Aux intimes lueurs de l'aube tamisée,
À l'heure où les sous-bois s'argentent de rosée,
Quand s'éveille et frémit la jeune frondaison.

Ils n'avaient ni parents, ni femme, ni maison,
Pour accueillir le soir leur démarche brisée,
Lorsqu'apparaît l'étoile à travers la croisée
Et qu'il faut réciter la dernière oraison.

Que voulaient-ils ceux-là qui marchaient en silence
De ce pas régulier qui frisait l'indolence
Sur ces mauvais sentiers qui n'en finissaient pas ?

Cherchaient-ils le secret de la vie immortelle
Comme le vieux Flamel qui vainquit le trépas
En suivant les chemins qui vont à Compostelle ?

Yves-Fred Boisset



